

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ÉCHO

## DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL DE MONTREAL.

PARAISANT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS.

Volume I.

Montreal, (Bas-Canada.) 1er Decembre 1859.

No. 23.

**SOMMAIRE:**—Avis importants.—Chronique de la quinzaine. (Sacre de Mgr. Lynch; Rénovation des promesses cléricales par les prêtres de la paroisse de Montréal; premier passage sur le Pont Victoria; éboulement à St. Hilaire; lettre du Rév. Messire Hébrard à MM. les Editeurs de l'Echo.)—Journal de l'Instruction Publique; l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial.—Noms des 17 héros français morts au Saïnt de la Chaudière.—La vocation de Montréal, par Messire H. Rouxel.—La mission de la jeunesse.—Portrait de la femme forte, en prose et en vers.—Bonaparte au milieu des enfants jouant à la guerre, et Joséphine distribuant ses étrennes.—Le vieux fauteuil, (suite.)—L'Eglise au Canada, par C. Laroche Héron.—Curiosités.—La vie de l'homme.

### AVIS IMPORTANTS.

Ceux des abonnés de l'Echo qui n'ont pas encore payé leur abonnement pour l'année 1859, sont instamment priés de faire parvenir ce qu'ils doivent encore, à M. Jean Thibaud, au Cabinet de Lecture Paroissial, petite rue St. Joseph, No. 23, en face de l'HOTEL-DIEU; ou à MM. Duvernay, Frères, qui sont tous autorisés à en donner quittance.

D'après les registres de la Bibliothèque Paroissiale, un certain nombre de personnes ont, depuis plus ou moins de temps, des livres appartenant à l'Œuvre des Bons Livres; elles sont invitées à les rapporter ou à les envoyer à l'adresse du Rév. Messire Mercier, au Séminaire.

### CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

La quinzaine qui vient de s'écouler a été féconde en événements importants, pour le Canada, tant sous le rapport religieux qu'au point de vue des intérêts matériels. Cette Chronique se contentera de les mentionner succinctement, et elle commencera par le sacre du nouveau Coadjuteur du diocèse de Toronto, Mgr. Lynch. Cette sainte et imposante cérémonie qui devait donner un Prince de plus à l'Eglise du Canada, s'est faite dans la cathédrale de Toronto, le 20 du mois dernier. Si nous disons Prince de l'Eglise, ce n'est pas que nous voulions attacher à ce terme l'idée de l'aristocratie, du faste et de la grandeur humaine; c'est au contraire l'idée de la noblesse, la plus vraie et la plus respectable, la noblesse acquise par le mérite personnel, la science véritable et la vertu éprouvée. C'est pour cela que les écrivains religieux relèvent dans l'Evêque le sacerdoce chrétien, et le placent dans un degré d'excellence supérieure à la dignité royale, et enseignent, comme conséquence, "qu'il faut aimer l'Evêque comme un père et l'honorer comme un roi."

Cependant, telle est la différence entre cette noblesse et celle des grands de la terre, qu'elle s'acquiert

par l'humilité la plus profonde, l'abnégation parfaite et la pratique de toutes les grandes vertus chrétiennes. Aux yeux du devoir, cette dignité si noble, cette principauté sacrée n'est qu'une servitude, c'est à dire un état de dévouement perpétuel au service de l'Eglise. Ainsi, si l'Eglise Canadienne a un prince de plus dans la personne de Mgr. Lynch, elle aura de même en lui un grand serviteur de plus. Son sacre est donc un événement heureux qui ajoute de l'éclat et de l'importance à l'Eglise du Canada.

Cette Chronique a déjà fait connaître les antécédents de ce nouveau prélat, et elle ne fera qu'ajouter que son élévation à l'épiscopat porte le nombre des Evêques Canadiens à 12.

Il y a 200 ans que l'Evêque de Laval-Montmorency est venu, le premier, prendre possession du siège épiscopal de Québec. Il y a 100 ans, il n'existait encore au Canada qu'un seul siège épiscopal, celui de Québec; et 50 ans plus tard, il était encore seul pour gouverner l'Eglise de la province. Aujourd'hui cependant le Canada compte neuf diocèses gouvernés par 12 pieux évêques. C'est un progrès consolant pour des cœurs catholiques.

Le 21 du mois dernier, l'Eglise paroissiale de Montréal a été témoin d'une autre fête religieuse, belle, grande et intéressante pour les catholiques de cette paroisse. C'était le jour de la Présentation de la Bienheureuse Vierge Marie, fête patronale des Messieurs de St. Sulpice, dignes et bien aimés pasteurs de la paroisse. C'est en ce jour que les Prêtres de cette excellente communauté font la rénovation solennelle de leurs vœux, et demandent au ciel l'abondance des grâces d'état qui leur font opérer dans cette paroisse tant de biens et tant de bonnes œuvres.

Dans l'ordre matériel, le fait de la quinzaine le plus remarquable, pour le Canada, est, sans contredit le premier passage d'une locomotive, d'une rive du St. Laurent à l'autre dans les tubes du Pont Victoria. Ce fait date du 24 Novembre dernier, et fera époque dans notre histoire. L'Honorable Procureur Général Cartier, M. Blackwell, vice-président des directeurs du chemin, et MM. Hodges, A. M. Ross, le Major Campbell, le Capitaine Rhodes, etc., étaient au nombre des personnes qui ont eu l'honneur de faire ce premier passage sur le plus grand pont de l'univers. Comme pour éprouver la solidité de sa construction, la locomotive s'arrêta sur le tube central, et là, les passagers contemplant la grandeur de ce travail, de cette merveille de l'art, et bénissant les desseins de Dieu qui donne, au génie de l'homme, le moyen de triompher des obstacles de la nature, exprimèrent leurs sentiments de loyauté par trois hurrahs en l'honneur de Notre Souveraine.

L'ouverture de ce pont est toute une révolution dans le commerce du continent. Dans toutes les saisons

de l'année, Québec et Portland recevront maintenant des provisions de l'Ouest sans déchargement, et bientôt l'on ira de Québec ou de Portland à la Nouvelle-Orléans, en moins de quatre jours; bientôt la locomotive ira sans interruption de l'embouchure du St. Laurent à l'embouchure du Mississipi. Où est le temps où les anciens missionnaires ne franchissaient cette distance qu'en de longs mois de misère et de fatigue? Que de changements se sont opérés en moins de deux siècles.

L'éboulement de 50 arpents de terre sur le bord du Richelieu, à trois milles et demi du pont de St. Hilaire, est un fait assez remarquable pour que cette *Chronique* en fasse mention. On rapporte que cette étendue de terre s'est affaissée à la profondeur d'au moins 30 pieds, le 14 de Novembre dernier. Sir W. Logan, notre savant géologue provincial, en a fait la visite et en donnera la description scientifique. Cet éboulement n'est pas aussi considérable, dit-on, qu'un éboulement d'un caractère semblable, arrivé sur la rivière Maskinongé en 1840.

Comme toujours, à cette saison de l'année, on a plusieurs désastres maritimes à déplorer. Le plus considérable est la perte du steamer *Indian*, de la ligne canadienne, sur les côtes de la Nouvelle-Ecosse. On avait fait espérer d'abord, à la première nouvelle de ce sinistre que tous les passagers avaient échappé à la mort, mais à l'heure qu'il est, on n'en connaît que 22 qui ont eu ce bonheur.

Avant de terminer on nous pardonnera, sans doute, d'insérer ici la lettre si flatteuse que vient de nous adresser un de nos abonnés les plus dévoués. Qu'il accepte nos remerciements pour ce témoignage d'estime et l'encouragement qu'il veut bien donner à notre œuvre dans cette aimable lettre :

Cumberland, (Russell Co.,) 23 Nov. 1859.

MM. les Editeurs de l'Echo du Cabinet de Lecture.

Mes bons Messieurs,

Comme j'estime beaucoup votre journal et que je voudrais le propager, le plus possible, pour contrebalancer la mauvaise influence des lectures en sens protestant ou anti-canadien, je ne dois pas vous laisser ignorer que j'ai changé de résidence, et que je demeure maintenant à Cumberland, ma nouvelle mission, dans le Haut-Canada. Ici, nous avons besoin, mes catholiques et moi, de nous retremper souvent aux sources d'eaux vives et salutaires qui jaillissent des colonnes de l'*Echo*, et de nous mettre de temps en temps, à l'ombre et sous l'égide protecteur de ces grandes et consolantes vérités dont il est un des arsenaux les mieux approvisionnés. Je sens tellement le prix et l'efficacité de l'*Echo*, que je voudrais le voir sur le secrétaire de tous les pères ou mères de familles qui savent lire le français, et qui ont à cœur leur pays et leur foi. Malheureusement, ici, dans ma mission, la pénurie des premiers est presque complète. Je me propose de fouiller cependant dans une partie de ma mission, toute franco-canadienne pour tâcher d'y faire pénétrer votre bienfaisante publication. J'espère réussir à vous y trouver, malgré la disette des temps quelques bons abonnés.

Dans quelque temps je me propose de vous envoyer quelque offrande en témoignage de mon estime et de mon dévouement.

Agréer, Messieurs les Editeurs,  
le sincère hommage de mes sentiments  
respectueux.

G. A. EBRARD,  
Ptre.

Le Journal de l'Instruction Publique et l'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial.

Nous nous empressons aussi de souscrire au bel éloge que l'*Ordre* fait du *Journal de l'Honorable Surintendant de l'Education*; et nous le remercions de celui qu'il fait de notre modeste Revue.

"Nous avons eu souvent occasion de parler du *Journal de l'Instruction Publique*, de montrer l'importance qu'il acquiert journellement et les services signalés qu'il rend à l'éducation et à la littérature française en Canada.

"A côté de cette excellente revue périodique vient naturellement se placer l'*Echo du Cabinet de Lecture Paroissial* que tout *Canadien Catholique* devrait encourager, parce que là il trouvera toujours une doctrine saine, une morale pure, des préceptes littéraires appuyés sur le Beau et le Bien; parce que, surtout dans la pensée de ses fondateurs, l'*Echo* doit contrebalancer et empêcher, s'il le peut, les effets dangereux pour toute la jeunesse, de cette littérature bâtarde que la vieille Europe jette, de dégoût, sur nos rivages.

"L'*Echo* est un LIVRE DE FAMILLE; étranger à la politique et aux brillantes ambitions de partis; il offre à la famille, dans une égale mesure, l'utile et l'agréable. Dans les longues soirées d'hiver, une mère de famille NE PEUT MIEUX UTILISER ses moments, mieux nourrir le cœur et l'intelligence de ses enfants qu'en leur communiquant, en commun, les salutaires conseils et les touchantes légendes que leur porte régulièrement, deux fois par mois, l'*Echo du Cabinet de Lecture Paroissial*.

CYRILLE BOUCHER."

On sera peut-être bien aise de trouver ici les noms des 17 héros français dont il est parlé dans la première lecture du Rév. Messire Rouxel, page 344; les voici tels que désignés au Régistres de la Paroisse :

Adam Daulat, commandant; Nicolas Josselin; Robert Jurie; François Crusson, dit Pilote, (âgés de 24 ans;) Louis Martin, (21;) Jacques Boisseau, (23;) Jacques Brassier; Nicolas Tillemont, serrurier; Simon Frenet, (âgés de 25;) Jean Lecompte; Christophe Augier dit Desjardins, (26;) Laurent Hébert, dit Larivière; Etienne Robin, dit Desforges; Jean Valets, (27;) Jean Tavernier, dit Lalochetière, armurier, (28;) René Doucin, (30;) Alonie de l'Estre, chausfournier, (31.)

#### La Vocation de la Colonie de Montréal

PAR

MESSIRE H. ROUXEL PRETRÉ DE ST. SULPICE,

LE 7 SEPTEMBRE 1857,

Enrichie d'annotations historiques par M. le Commandeur Viger.

Quelle est la vocation de Montréal?—Telle est l'importante question que je proposais, il y a quelques mois, en finissant ma lecture sur les *Premiers Colons de Ville-Marie*. L'histoire primitive de la colonie, dont je venais d'esquisser les principaux épisodes, fournissait en germe les données nécessaires pour résoudre ce grand problème. Oui, c'est là un problème magnifique; et il mérite de notre part un

intérêt d'autant plus vif, que sa solution entraînera, comme une conséquence naturelle, la réponse à une question ultérieure, éminemment pratique et personnelle pour chacun de nous : *Quelle est ma vocation, et quels sont mes devoirs, en tant que citoyen de Montréal ?*

Les considérations que je vais esquisser seront nécessairement bien superficielles ; car, récemment arrivé dans cette contrée, je ne suis encore guères familiarisé avec l'histoire et les usages de ma nouvelle patrie. Cet essai, sur la vocation de la Colonie de Montréal, ne sera point toutefois inutile, s'il peut attirer vos études et vos réflexions sur une question si capitale et si glorieuse, afin que plus tard elle soit résolue avec la profondeur et l'étendue qu'elle mérite.

## I

Les sociétés, aussi bien que les individus, ont une vocation spéciale qui leur est assignée par la Sagesse Divine ; de sorte qu'à l'instant même où la Providence suscite une nation ou une cité nouvelle, il l'associe à ses desseins de miséricorde ou de justice, en lui confiant un rôle plus ou moins important pour le bonheur de l'humanité. Eh ! comment Dieu aurait-il pu oublier Montréal, cette cité privilégiée, lorsqu'avant tous les âges, combinant dans son idée éternelle le plan de l'univers, il distribuait aux empires et aux individus leur portion respective de travaux, de grâces et de gloire ?

Oui, Ville-Marie a sa vocation ; et, préalablement à tout examen, j'ose affirmer que cette vocation doit être extraordinaire. Rappelons-nous en effet le sublime désintéressement de ses fondateurs, l'héroïsme et la sainteté de ses premiers colons ; n'est-il pas évident, que Dieu, dont la sagesse infinie proportionne toujours les moyens à la fin, n'a point veillé sur Ville-Marie avec tant de prédilection et de tendresse, pour la laisser languir dans l'obscurité d'une destinée commune et vulgaire ?

Mais pouvons-nous pénétrer plus avant ? Vouloir assigner la nature et l'étendue de la vocation d'une ville, encore au matin de son existence, n'est-ce pas une entreprise téméraire ? Et avant de formuler les destinées providentielles de la colonie de Montréal, ne faut-il pas attendre qu'elle ait parcouru toutes les phases de son développement, et les diverses périodes de son histoire ?

Non ; Dieu s'est réservé, il est vrai, la science de l'avenir ; mais le nuage mystérieux qui en dérober les secrets aux regards des mortels est, pour ainsi dire, transparent pour les esprits observateurs et profonds. Les hommes et les nations, même avant de connaître distinctement leur destinée, semblent en avoir dès l'enfance un pressentiment instinctif, et en laissent percer des indices plus ou moins frappants. Nous pouvons recueillir ces données éparses, les combiner avec les enseignements de l'expérience, et en déduire des conjectures plus ou moins probables, tout en conservant une sage défiance de nos propres lumières, et une humble soumission aux décrets inconnus de la divine Sagesse. Tel est l'ordre commun de la Providence. Quelquefois même lorsque Dieu veut donner au monde un homme, ou un peuple, chargé d'une mission extraordinaire, il lui prépare les voies, et l'annonce à la terre, en déchirant d'avance le voile qui cache son avenir. Ainsi, la vocation de St. Jean-Baptiste fut proclamée avant sa naissance ; ainsi, plusieurs siècles avant que le peuple Israélite prit place parmi les

nations, ses sublimes destinées avaient été prédites à ses aïeux.

Voilà donc deux manières de connaître d'avance les desseins de Dieu sur les cités et les individus ; l'une ordinaire, qui n'aboutit qu'à des conclusions probables ; l'autre, extraordinaire, qui conduit immédiatement à la certitude.

Laquelle de ces deux méthodes devons-nous employer dans l'examen de la vocation de Montréal ?

Sans rejeter absolument la première, il me semble que nous avons ici le droit d'employer la seconde, et que, par elle, nous obtiendrons une solution prompte, complète et incontestable au grand problème qui nous occupe.

Lorsque je considère le zèle apostolique, la pureté de vues surhumaine, les lumières extraordinaires que nous avons admirées dans ses premiers fondateurs, je ne puis m'empêcher de me dire à moi-même : sans doute, Dieu prenait plaisir à s'entretenir familièrement avec ces nobles âmes, comme autrefois avec Abraham et Moïse ! Eh ! dans ces doux épanchements de cœur à cœur, comment aurait-il pu leur cacher ses desseins de miséricorde sur l'œuvre à laquelle il les avait associés ? Si donc nous pouvions pénétrer le but que se proposaient les premiers fondateurs, nous connaîtrions par-là même les vues de Dieu sur Montréal. Interrogeons-les donc ces fidèles organes de la Providence ; écoutons-les avec respect : le Ciel va nous révéler par leur bouche la vocation de notre patrie !

Dieu a-t-il suscité Ville-Marie pour en faire un riche entrepôt de commerce, où les nations se donneront rendez-vous pour échanger l'or et les marchandises précieuses ? Déjà, grâce à sa situation avantageuse, Montréal a pris un rang distingué parmi les plus florissantes cités ; son opulence et son commerce vont prendre un essor plus rapide encore, lorsque le St. Laurent verra ses flots jusqu'alors indomptés, passer sous les piles superbes du Pont-Victoria. Mais le commerce et les richesses seront toujours pour Montréal quelque chose d'accessoire et de secondaire : écoutez avec quelle noble fierté ses fondateurs dédaignent une vocation si vulgaire : " Il ne faut pas, disent-ils, mesurer les pensées de Dieu avec les nôtres, ni estimer qu'il nous ait ouvert, à travers tant de mers, ces chemins auparavant inconnus, pour en rapporter seulement des castors et des pelleteries. Cela est bon pour la bassesse des desseins des hommes, mais trop éloigné de la majesté et de la pro-fondeur de ses voies, et des inventions secrètes et admirables de sa bonté." (*Vie de Sœur Bourgeoys, Introduction, p. xii.*)

Serait-elle donc destinée à devenir une cité belliqueuse et conquérante ? Elle avait sans doute le droit d'y prétendre ; car ses premiers colons par leurs brillants faits d'armes, se sont élevés à la hauteur des anciens Romains et des nobles chevaliers du Moyen-Age, dont nous admirons les merveilleuses prouesses. Mais, chose bien digne de remarque, les Montréalais n'entreprirent jamais une guerre offensive ; et s'ils portèrent les armes dans le pays de leurs ennemis, ce fut uniquement pour faire diversion, et assurer le repos de la patrie. En cela ils suivaient fidèlement les vues pacifiques des fondateurs : — " Si, par la permission du ciel, écrivaient-ils, nous ne pouvons ni convertir les Iroquois, ni les obliger d'avoir la paix avec nous, nous leur ferons une si juste, si sainte et si bonne guerre, que nous osons espérer que Dieu fera justice de ces petits Philistins, qui troublent ses œuvres." (*Ibid. p. xvii.*)

Ainsi, toujours ennemis des dissensions, et désireux de rester unis avec leurs voisins par les doux liens de la concorde, les Montréalais ne prirent jamais les armes que pour se défendre. Mais aussi, chaque fois que l'invasion étrangère vint menacer son existence ou sa tranquillité, la colonie trouva toujours parmi ses enfants un peuple de guerriers et de héros. Témoin, cette famille Le Moyne de Longueuil, qui, pendant un siècle, fut l'honneur et l'admiration de la Nouvelle-France, et qui s'éteignit sur un champ de bataille aux jours de la conquête, comme si elle n'eût pu survivre à l'invasion de sa patrie. Et, si nous descendons aux temps modernes, témoin, le Léonidas du Canada, De Salaberry, qui, à la tête de 300 soldats improvisés, battit à Châteauguay, et refoula par delà les lignes une armée de 7,000 agresseurs.

Pourquoi donc Ville-Marie n'a-t-elle plus aujourd'hui de héros couronnés des lauriers de la victoire? Ses citoyens auraient-ils donc laissé s'éteindre l'esprit d'héroïsme qu'ils reçurent en héritage de leurs pères? Non, mais ils n'ont plus l'occasion de le manifester. Que le feu de la guerre éclate de nouveau sur nos rives, et Montréal, comme autrefois, enfantera des héros!

Cependant gardons-nous de porter envie à ces cités vaillantes qui, revêtues de la pourpre du triomphe, traînent derrière leur char des nations asservies; ce sont des fléaux que Dieu suscite aux jours de sa colère, quand il veut châtier les crimes du monde.—Mais toi, Cité bien-aimée de Marie, Dieu l'accorda à la terre avec un sourire de complaisance et d'amour, dans un jour où il voulut manifester les trésors de sa miséricorde. Laisse donc Rome et Lacédémone et leurs belliqueuses rivales, moissonner sur les champs de bataille des palmes, rougies de sang et souillées de carnage! Rends grâces au Ciel de ce que tu n'es plus dans la triste nécessité d'avoir des héros! Ta gloire, à toi, sera non pas d'opprimer les hommes, mais de les éclairer; non pas de faire couler les larmes, mais de les essuyer; non pas d'exterminer les peuples, mais de les rendre heureux... Lève les yeux vers le Ciel: de même que ta conception et ta naissance, la suite de ton existence dans le cours des âges doit être toute céleste et toute pure.

Et vous, illustres fondateurs de Montréal, faites-nous connaître enfin qu'elle fut dans vos intentions, ou plutôt, dans les intentions de Dieu même, la destinée de votre colonie! « Nous nous proposons, disent-ils, de faire célébrer les louanges de Dieu dans un désert où J. C. n'a point été nommé, et qui auparavant était le repaire des démons. » (*Vie de Sœur Bourgeoys, Introd. p. xii.*)

Voici donc la vocation de Montréal, telle qu'elle fut promulguée même avant sa naissance!... Faire connaître Jésus-Christ et sa Religion sainte, en faisant briller, d'abord au milieu des ténèbres du paganisme, ensuite au milieu des lueurs trompeuses de l'hérésie, le flambeau éclatant de la Vérité—Elle doit être donc, spécialement pour l'Amérique du Nord, un foyer toujours ardent de charité, de zèle et d'apostolat; un astre bienfaisant, dont la céleste influence, vivifiant ces contrées assises à l'ombre de la mort, y fera germer les plus sublimes vertus; elle sera donc, dans la mesure que permet la faiblesse humaine, le type d'une colonie chrétienne, la manifestation extérieure et comme l'incarnation de l'esprit qui anime invisiblement l'Eglise; pour tout dire en un mot, une CITÉ CATHOLIQUE-MODELE! Vocation sublime, et unique dans les fastes de l'histoire!

En effet, aussitôt que Ville-Marie commença à

prendre place parmi les cités, les peuples qui l'environnaient devinèrent par une sorte d'instinct, ses destinées providentielles, et la considérèrent toujours depuis lors comme le boulevard et le centre du catholicisme dans le Nouveau-Monde. Une anecdote bien connue de plusieurs de ceux qui m'écourent, va nous fournir un exemple frappant de l'idée qu'on se forme de Montréal aux États-Unis.

Il y a un demi-siècle environ, vivait dans le nord de la Virginie, un homme doué d'un esprit droit et d'un cœur simple et pur, mais élevé dans les préjugés de l'erreur. Brûlant de zèle pour la propagation des doctrines qu'il chérissait comme des vérités célestes, il prend la résolution de travailler à la conversion de tous les catholiques de l'Amérique Septentrionale. De quel côté va-t-il diriger ses premiers coups? Voulant frapper tout d'abord le catholicisme au cœur, il vient droit à Montréal..... Mais là, Dieu l'attendait; touché de la sincérité de son cœur, il lui ouvre les yeux, il en fait non seulement un fervent catholique, mais un saint prêtre, et enfin un martyr de la charité; ceux qui l'ont connu, se souviennent encore avec attendrissement de M. John Jackson Richard, mort du typhus en 1847. (1)

Oui, je le répète, l'Amérique a les yeux fixés sur nous; et lorsque le retour de la belle saison inonde nos rues et nos places d'un flot incessant de visiteurs, pensez-vous que ces étrangers viennent uniquement pour admirer la majesté de nos édifices publics, l'élegance de nos maisons, les environs enchanteurs de notre cité, la douceur et l'air unité de nos mœurs? Oh! non; leurs regards scrutateurs s'efforcent de plonger plus avant: en venant visiter la petite Rome de l'Amérique du Nord, comme ils l'appellent, ils se proposent d'étudier, de près et de leurs propres yeux, cette Religion Catholique qu'on leur a dépeinte sous des couleurs plus ou moins sombres et bizarres. Pendant leur séjour au milieu de nous, c'est là le principal objet de leurs observations et de leurs recherches; puis, au moment du départ, recueillant leurs impressions et leurs souvenirs, ils se croient en état de porter un jugement, en connaissance de cause, sur le Catholicisme, dont pour eux Montréal est un échantillon suffisant, un type parfait. Et, grâce à Dieu, souvent dépoignant les vieux préjugés dont leur enfance a été nourrie, ils emportent dans leur cœur des germes de conversion, ou du moins un fond d'estime pour cette Religion qu'ils méprisaient, uniquement parce qu'ils ne la connaissaient pas.

Montréal doit être donc une cité catholique: telle est sa vocation, que Dieu manifeste évidemment par ses intentions de ses dignes fondateurs, et par la persuasion providentielle des peuples voisins.

Que Carthage, la cité marchande, prenne donc pour sa devise: *Opulence et commerce!* Que l'antique Rome, la cité conquérante, inscrive sur ses drapeaux: *Politique et victoire!* Que la brillante et frivole Athènes se couronne des lauriers de l'éloquence et des beaux-arts! Ville-Marie, la cité catholique, n'aura point d'autre devise que celle de l'Eglise de J.-C., dont elle est le chef-d'œuvre et la fille bien-aimée; devise que les hommes n'auraient jamais soupçonnée, si un Dieu n'était venu l'appporter à la terre, devise que St. Paul résumé en ces deux mots: *Foi et Charité; Fides quæ per Charitatem operatur!*

Admirons, Messieurs, avec une noble et sainte fierté, la céleste vocation de Ville-Marie, notre mère!

(1. Ce fut dans la maison attenante au Cabinet de Lecture que M. Richard prêcha en arrivant à Montréal. Cette maison servait alors de temple protestant.

Sa gloire rejailit sur tous ses enfants; c'est un bien de famille, dont chacun de nous peut et doit prendre sa part. Mais rappelons-nous aussi qu'une grande vocation n'est dans les desseins de Dieu, qu'une obligation à faire de grandes choses, et que plus elle est sublime, plus aussi les devoirs qu'elle impose sont graves et onéreux. Malheur aux individus et aux peuples, qui, chargés de remplir une mission importante pour le bien du genre humain, la refusent par orgueil ou la négligent par lâcheté!... Dieu et les hommes leur en demanderont un compte rigoureux!

Ville-Marie n'a-t-elle pas à craindre ce terrible anathème? S'est-elle toujours maintenue à la hauteur de sa vocation? en a-t-elle toujours accompli les sublimes obligations? Pour résoudre cette seconde question purement historique, nous allons parcourir rapidement ses annales, sans nous astreindre à l'ordre chronologique, recueillant çà et là, et groupant sous deux ou trois principaux chefs les événements épars qui peuvent nous fournir des données.

## II

Je ne puis me dissimuler qu'en proclamant les louanges de notre patrie, sans parler des autres cités canadiennes, celles-ci ne paraissent laissées dans l'ombre, qu'afin de faire mieux ressortir l'éclat dont brille Montréal. A Dieu ne plaise pourtant, que je veuille élever notre cité sur le pinnac, en dépréciant injustement ses nobles rivales, et surtout celle qui se glorifie d'être sa sœur aînée et sa métropole ecclésiastique! Mais ces comparaisons délicates et épineuses sont tout-à-fait en dehors du cadre que je me suis tracé. Seulement il me semble que chacune de ces deux illustres cités est assez riche en nobles souvenirs, sans qu'elle ait besoin de dérober la gloire de sa sœur; et d'ailleurs, faire le panégyrique de l'une, n'est-ce pas rehausser, dans la même proportion, l'honneur de l'autre, puisque toutes deux ont pu se partager l'opinion publique et tenir la balance en équilibre?

Abordons maintenant la question que nous nous sommes proposée. Ville-Marie, dans les diverses périodes de son existence, a-t-elle correspondu fidèlement à sa vocation divine?

Avant tout, faisons la part de la fragilité humaine, et ne soyons pas plus sévères et plus exigeants envers une colonie chrétienne, en particulier, qu'envers l'Eglise de J.-C. toute entière. Le divin Sauveur permet que l'homme ennemi vienne dans son champ semer l'ivraie au milieu du bon grain; il souffre que dans son corps mystique il y ait des membres morts et gangrenés; et cependant qui oserait dire que son Eglise n'est pas pure et sainte? De même aussi, toute proportion gardée, malgré les désordres partiels, qui ont affligé et qui affligent encore Ville-Marie, je ne crains pas d'être accusé d'exagération, en assurant qu'elle fut toujours, depuis deux siècles, et qu'elle est encore aujourd'hui, à la hauteur de ses glorieuses destinées; et que maintenant, aussi bien qu'aux beaux jours de son enfance, elle peut se proclamer une cité de foi et de charité, une cité catholique.

1o. *Montréal, Cité de foi.*— Certes nos aïeux étaient des hommes d'une foi sincère et profonde; vous savez avec quelle ardeur de zèle ils vinrent annoncer cette foi céleste à des hordes inhospitalières; et la fécondèrent de leurs sueurs et de leur sang. De même que la flamme jaillit d'un brasier ardent, de même aussi le zèle apostolique ne peut jaillir que d'un cœur animé de convictions vives et brûlantes.

Aussi bientôt Dieu leur procura un lieu doucement

compensé; attirés par les exemples édifiants des colons, les féroces enfants des forêts renoncèrent à leur vie vagabonde, vinrent en grand nombre demander le baptême et élever leurs cabanes dans l'enceinte du Fort de la Montagne (1). Parmi eux on distingua sur tout le vieux François-Thoronhongo, et sa petite fille, la douce et modeste Thérèse Gannensagouas, qui firent l'admiration des plus fervents colons par l'hérésie et la simplicité de leurs vertus (2).

Toutefois cette moisson naissante ne suffisait pas; au zèle infatigable des missionnaires; remontant les grands fleuves, ils allèrent fonder au cœur même de la barbarie, des villages chrétiens, comparables pour l'innocence et la pureté des mœurs, aux illustres Réductions du Paraguay (3); et jusqu'à nos jours, on a vu, chaque hiver, des prêtres zélés quitter Montréal pour porter, au milieu des glaces et des tourbillons de neige, les secours de la Religion aux sauvages dispersés dans leurs terrains de chasse.

Aujourd'hui ce foyer d'apostolat, loin de s'éteindre ou même de s'affaiblir, a trouvé un nouvel aliment. Voyez ce vaste édifice qui vient de s'élever sur les flancs de la Montagne, sur l'emplacement de l'ancien village Indien, dans ce lieu sanctifié par les prédications des premiers missionnaires et les vertus héroïques d'une chrétienté naissante. C'est un Séminaire Théologique, où, comme dans une source vive et abondante, le clergé du Canada et du Nord des Etats-Unis viendra puiser la pureté de l'esprit apostolique (4).

Outre le zèle pour la propagation de l'Évangile, il est une autre marque, qui caractérise les cités abondamment vivifiées de la sève catholique; c'est la fécondité en sacrifices héroïques, et en vocations à la vie religieuse. Aussi, n'est-il guères de familles à Ville-Marie, qui n'ait offert à Dieu une de ces victimes volontaires, qui, renonçant à un avenir flatteur, se consacrent pour toujours à consoler le pauvre infirme sur son lit de douleur, ou à instruire les enfants dans nos écoles. Montréal, après avoir doté l'Eglise catholique de trois ou quatre nouveaux instituts religieux, en a adopté plusieurs autres, qui s'y sont implantés, et qui y fleurissent comme dans leur sol natal (5). Et non-seulement la Cité de Marie recrute li-

(1) Le village des Sauvages de la Montagne, fondé vers l'an 1676, fut consumé par les flammes en 1694; mais la mission fut transférée d'abord au Sault-au-Récollet en 1701, et en 1720, au Lac des Deux-Montagnes où elle subsiste encore aujourd'hui.

(2) On voit encore le tombeau de ces deux saints personnages, dans une des tours de l'ancien Fort de la Montagne, laquelle a été transformée en chapelle, en 1824 par M. Roux, Supérieur du Séminaire. Leur touchante histoire est racontée en détail dans la *Vie de la Sœur Bourgeoys*, t. 1, p. 293-301.

(3) Ces villages chrétiens furent, 1o. *Katé*, (ou *Quinté*), sur les bords du Lac Ontario, fondé en 1668 par deux prêtres de St. Sulpice, MM. Claude Trouvé et François de Saliguac, abbé de Fénélon, qu'on a confondu à tort avec l'illustre archevêque de Cambrai, son frère de père; 2o. la mission de *l'Isle aux Tourtes*, établie d'abord à la baie d'Uré, sur la paroisse de la Pointe-Claire; 3o. la *Présentation*, fondée vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle par l'abbé Picquet, et qui s'éteignit bientôt au milieu des troubles de la conquête.

(4) La première pierre du Séminaire de Théologie fut posée solennellement le 8 septembre 1854, et il a été ouvert aux jeunes Ecclésiastiques le même jour de l'année 1857.

(5) Montréal a été le berceau de la *Congrégation Notre-Dame*, en 1653; des *Sœurs Grises* qui remplacèrent, en 1747, les *Prêtres Hospitaliers de St. Joseph*, fondés en 1692; de la *Providence* en 1828; de la *Miséricorde* en 1848. Les institutions religieuses qu'elle a adoptées sont principalement: les *Hospitalières de St. Joseph*, venues de la Flèche, en 1659; celles du *Bon Pasteur*, venues d'Anger en 1844; etc. Nous pouvons de même revendiquer comme appartenant à la colonie de Montréal, les *Sœurs dites de Longueuil* 1843, et les *Réligieuses de Ste. Anne*, à Vaudreuil, 1848. Pour de plus amples renseignements,

bérament les nombreux asiles qu'elle a ouverts à l'innocence, mais encore elle peut enrichir de son superflu un grand nombre de cités et de pays lointains. Ses colonies de vierges chrétiennes font admirer et bénir le nom de Montréal dans toute l'étendue des deux Canadas, dans la Nouvelle-Ecosse, sur les rives de l'Ohio, dans les contrées inhospitalières de la Rivière-Rouge et de l'Orégon, et jusques dans un autre hémisphère, sur les plages lointaines du Chili (1). Telle, au temps de la moisson, une plante richement chargée de semences bienfaisantes, tantôt, les laisse doucement tomber à ses pieds et voit avec orgueil sa nombreuse famille grandir et se fortifier à son ombre; tantôt, les confie aux ailes rapides des vents, qui, messagers fidèles de la Providence, les emportent bien loin sur un sol inconnu que Dieu leur a préparé, et dont elles deviennent l'ornement et la richesse.

Que dirai-je maintenant de la foi du peuple Montréaliste, de cette foi simple, naïve et éclairée, qu'il a toujours défendue avec tant de bon sens et d'énergie? Au temps de la conquête, Montréal aussi bien que tout le reste du Canada dut frémir, en pensant à l'avenir du Catholicisme dans ces contrées; mais le peuple canadien garda une attitude si calme et si ferme, qu'il déconcerta les projets d'une politique anti-catholique; et ainsi, sans insurrection et sans violence, il assura sur des bases solides sa nationalité et sa foi.

Cependant dès lors, afin de contrebalancer l'immigration protestante qui menaçait Ville-Marie d'un envahissement insensible, la Providence fit venir, par nombreux essaims sur nos bords, les enfants de la verte Irlande, persécutés dans leur patrie pour leur attachement invincible à la Religion de leurs aïeux. Eh! quel asile plus convenable pour des confesseurs de la foi que l'enceinte de la *Cité Catholique*?—Aussi Ville-Marie les reçut avec une tendre et maternelle charité, soulagea leur extrême indigence, et lorsqu'une épidémie cruelle les emportait par centaines, elle ne craignit pas d'exposer à la mort ses propres enfants, en leur permettant de voler au secours des infortunés émigrants (2). En récompense elle trouva en eux de zélés auxiliaires, aguerris par une lutte de trois siècles contre les violences et les pièges de l'erreur. Bien que différents de nous par l'origine, les mœurs et le langage, ils sont vivifiés du même esprit et de la même sève catholique qui anime le peuple canadien; comme nous, ils sont les enfants respectueux et les défenseurs dévoués de notre mère commune, l'Eglise de Jésus-Christ. Nous avons tous ensemble une cause sacrée à soutenir; n'oublions pas que l'union fait la force, et que sans la concorde, le succès est impossible: *Concordiâ salus*.

Ainsi, bien que maintenant Montréal compte dans son sein un grand nombre de dissidents fractionnés en plusieurs sectes diverses, elle est encore une *Cité Catholique*. Et ne vous semble-t-il pas que ces temples à étroites dimensions, que le schisme et l'hérésie

on peut consulter l'ouvrage intitulé: *les Servantes de Dieu en Canada*, Montréal, 1855.

(1) Les sœurs de l'Hôtel-Dieu ont une maison à Kingston; les Sœurs-Grises ont établi des colonies à Sandwich, à Toledo, à la Rivière-Rouge; les sœurs de la Congrégation possèdent un établissement à Arichat, dans la Nouvelle-Ecosse, et se préparent à en fonder un autre dans l'Île du Prince Edouard; il y a des sœurs de la Providence à Burlington, Vt., dans l'Orégon et dans le Chili.

(2) On peut voir la relation de ce terrible fléau, et des sublimes dévouements dont il fut l'occasion, dans l'ouvrage indiqué ci-dessus: *les Servantes de Dieu en Canada*, p. 138 et suivantes.

ont multipliés avec profusion dans tous nos quartiers, ne sont là que pour faire contraste et pour rendre hommage à notre grande Eglise, dont les tours majestueuses fixent de loin le premier regard du voyageur, et couvrent de leur ombre protectrice la vaste cité qui s'agit et murmure à leurs pieds? Quel imposant spectacle que de voir cette immense Eglise, dans un jour de solennité religieuse, lorsque sa large nef et son double rang de galeries suffisent à peine pour contenir les milliers de fidèles qui s'y pressent. Ce Temple auguste est aussi le centre et le cœur de nos grandes solennités nationales;—car le Montréaliste, unissant et confondant, pour ainsi dire dans un commun amour, sa Religion et sa Patrie, ne s'imagine pas qu'on puisse célébrer une fête patriotique, sans que l'Eglise la consacre et la santifie par sa présence et ses célestes bénédictions. Oh! que Ville-Marie est belle au jour de la St. Jean-Baptiste, lorsque la Procession nationale, après avoir déployé dans nos rues et nos places publiques sa marche triomphante, vient enfin respectueusement dans l'Enceinte sacrée rendre à l'Auteur de tout bien, l'hommage de sa reconnaissance! Lorsque les diverses sociétés, décorées de leurs ingénieux emblèmes, et les membres les plus distingués de la magistrature, du barreau et de l'éducation, se font un bonheur et une gloire de professer au pieds des autels, en leur propre nom et au nom de leurs concitoyens, la sincérité de leur Patriotisme et de leur Foi, pendant que le *Bourdon*, cette noble voix de la *Cité Catholique*, fait éclater au loin ses accents d'allégresse, que le vrai croyant ne peut entendre sans que son cœur tressaille jusque dans ses fibres les plus intimes!

Vraiment, il faut l'avouer, nous vivons ici dans une atmosphère toute imprégnée d'un parfum de foi et de catholicisme! Nous n'apprécions pas assez notre bonheur, accoutumés, comme nous sommes, à vivre dans ce milieu: mais lorsqu'après un long séjour dans les pays où l'Indifférence a établi son empire glacé, l'on vient à respirer l'air si pur de Ville-Marie, oh! comme le cœur se dilate alors et déborde d'une joie indicible!

C'est donc en vain que l'hérésie verse l'or à pleines mains et colporte, de chaumière en chaumière, ses feuilles et ses brochures! c'est en vain que l'incrédulité, ce monstre dont, naguères encore, Montréal ne connaissait pas même le nom, s'efforce de passer les Lignes ou de franchir l'Océan pour venir s'acclimater au milieu de nous! Peut-être ces deux antagonistes de la Vérité verront s'enrôler sous leurs drapeaux quelques adeptes, dont l'intelligence était d'avance obscurcie par l'ignorance ou la corruption du cœur; nous ne leur envions point de pareilles conquêtes. Mais le peuple Montréaliste en masse, depuis les humbles artisans de nos faubourgs jusqu'au degré le plus élevé de l'échelle sociale, demeure toujours attaché, par la conviction la plus profonde et les affections les plus intimes, à la croyance et à la pratique de cette Foi, qui, depuis deux siècles, a toujours fait sa gloire et son bonheur.

Permettez-moi d'indiquer, en passant, une réflexion frappante. Des amateurs de paradoxes soutiennent parfois comme un axiome incontestable, que le catholicisme est ennemi des lumières, que la foi et la science sont aussi incompatibles que la nuit et le jour. Cette assertion mensongère, tant de fois refutée par l'histoire de tous les siècles, reçoit, ici surtout, un démenti éclatant. Montréal est une cité de foi; c'est évident; et cependant qui pourrait dire qu'elle fut jamais une cité de ténèbres et d'ignorance?

Bien différente des autres colonies, qui, pour l'ordinaire, à leur naissance, toutes préoccupées des intérêts matériels, ne peuvent guère s'occuper de l'éducation de la jeunesse, Ville-Marie avait une institutrice, Marguerite Bourgeoys, venue toute exprès de France, lorsqu'à peine on avait un ou deux enfants à lui confier (1). Il faut l'entendre elle-même raconter dans ses Mémoires avec quels transports de joie elle accueillit la première écolière dont elle put prendre soin, et qui fut comme les prémices de ces nombreuses écoles répandues, aujourd'hui dans tous nos faubourgs, où des milliers d'enfants reçoivent gratuitement une éducation solide et vertueuse. Quant à l'éducation secondaire, qu'il me suffise de nommer ces deux Collèges, où des Maîtres dévoués rivalisent de zèle pour former l'esprit et le cœur de cette brillante jeunesse, doux espoir de la patrie;—et cette Ecole Normale, où, sous une direction sage et éclairée, se forment, à la science et à la vertu, ceux qui bientôt seront les coopérateurs des parents et des pasteurs dans l'œuvre si éminente de l'éducation de l'enfance;—et ce Cabinet de Lecture Paroissial, ce nouveau-né de six mois, qui déjà se trouvant à l'étroit dans le berceau qui l'a vu naître, réclame à grands cris un vaste local, où il puisse se fortifier et se développer à son aise! A qui devons-nous ces florissantes institutions? n'est-ce pas au catholicisme?—Et sans aller plus loin, l'honorable auditoire qui entoure cette tribune, et où le clergé se trouve étroitement uni de vœux et de désirs, avec ce que Montréal renferme de plus éminent dans la société civile, n'est-il pas une preuve authentique que la foi et la science ne sont point deux rivales jalouses qui s'excluent, mais deux sœurs qui se donnent la main et se prêtent un mutuel secours? C'est en vain que l'on prétendrait que Montréal, par une exception extraordinaire, est une cité de lumières, quoiqu'elle soit une cité de foi; disons plutôt en changeant un seul mot, que c'est précisément parcequ'elle est une cité de foi, qu'elle est aussi une cité de lumières.

Montréal a donc des croyances catholiques profondes; mais sa foi ne doit pas être morte et stérile; elle doit être vivante et féconde en œuvres de charité; *Fides quæ per charitatem operatur*: voyons si elle a fidèlement rempli ce second devoir que sa vocation lui impose.

2o. Montréal, cité de charité. Avec les premiers colons, Dieu envoie une vierge chrétienne, un de ces anges de charité, vivantes images de sa tendresse et de sa miséricorde inclinée; Mlle Mance, c'était son nom, commença par jeter les fondements de l'Hôtel-Dieu, dont l'origine se confond ainsi avec celle de la colonie elle-même (2). Ces héroïques colons qui avaient généreusement renoncé à tout, pour accomplir leur noble mission, recevaient dès ici-bas le centuple promis dans l'Évangile. Lorsque dans quelque rencontre meurtrière, ils tombaient cruellement blessés sous les coups des Iroquois, les dignes filles de St. Joseph entouraient leur lit de douleur de toutes les prévenances de la charité chrétienne; à douze cents

liettes de leur patrie ils trouvaient tous les soins qu'ils auraient pu attendre d'une mère ou d'une sœur dévouée.

Depuis deux siècles, dans le silence et la retraite, elles continuent leur mission de bienfaisance et de charité. Qui aurait pu jamais imaginer qu'une vertu si pure et si modeste pût trouver des ennemis? Cependant un fanatisme infernal n'a pas eu honte de déverser sur ces innocentes victimes son fiel et son poison; il n'a pas trouvé de plus digne organe de ses noires calomnies, qu'une malheureuse, dont le front ne savait plus rougir, Maria Monk (1)! Mais, tous les écrivains catholiques et protestants, du Haut et du Bas-Canada et des États-Unis, se levèrent en masse pour démasquer cette ténébreuse intrigue, et n'eurent qu'une voix pour la flétrir de leur indignation. Ainsi, de même qu'après la tempête, le soleil brille d'un éclat plus pur et plus doux, de même les filles de St. Joseph virent leur innocence proclamée et vengée énergiquement à la face de toute l'Amérique du Nord.

Un siècle après la fondation de l'Hôtel-Dieu, Mme veuve d'Youville, fidèle et vivante expression de cette femme forte dont l'Esprit Saint nous a tracé le portrait et le panégyrique au livre des Proverbes, se sentit émue de compassion, en voyant de pauvres vieillards traîner une vie languissante au sein de l'indigence et de l'abandon; son cœur maternel s'attendrit surtout sur le déplorable sort de ces pauvres petites créatures, que des parents dénaturés livrent à une mort précipitée et à une perte éternelle, afin de cacher leur crime ou de prévenir la misère. Riche de sa confiance au Père des Miséricordes, qui fut toujours son unique trésor, elle ne craint pas, au milieu du tumulte de la conquête, d'ouvrir à tous ses infortunés un Hôpital-Général, où maintenant encore, les visiteurs ne se lassent point d'admirer les prévenances délicates, les soins ingénieux dont les filles de Mme d'Youville, dignes héritières de sa charité, entourent le pauvre orphelin qui leur doit la vie du corps et de l'âme, et le vieillard infirme, qui, courbé vers la tombe, se prépare en paix à la mort.

Depuis lors, Montréal a décuplé le nombre de ses habitants; mais, hélas! sous un dehors brillant, que de douleurs et d'infortunes les grands centres de population recèlent dans leur sein! La charité de la Cité Catholique s'est dilatée dans la même proportion que les misères; et si elle ne les a pas guéries toutes, ce qui est impossible, du moins elle a su les adoucir et en arrêter le progrès dévastateur. Les institutions primitives ne suffisaient plus aux travaux d'une moisson devenue trop abondante; Ville-Marie, toujours inépuisable quand il s'agit d'œuvres de charité, donne naissance à une institution nouvelle, qui, se plaçant sous la garde spéciale de la Providence, et s'inspirant du zèle ardent qui consume le cœur de notre premier Pasteur, vient réclamer sa part de fatigues et de travaux. Enfin des Refuges sont ouverts, où, sous la protection de l'Innocence, le Repentir expie ses égarements par les larmes de la pénitence, à l'abri des écueils où il fit un si triste naufrage.

Certes nous pouvons avec un noble orgueil présenter à l'admiration des étrangers nos Hospices, nos Refuges, nos Asiles; car ce sont les plus beaux fleurons de la couronne de gloire qui rayonne sur le front de la Cité Catholique. Ville-Marie, à elle seule, a plus fait pour soulager la souffrance, que des royaumes entiers qui ne sont plus vivifiés de l'esprit du Catholicisme. N'y a-t-il pas de quoi sourire en voyant un

[1] Marguerite Bourgeoys, en arrivant à Montréal, en Novembre 1653, prit avec elle chez M. de Maisonneuve, deux petits enfants, entre quatre et cinq ans. Jeanne Leysel, née à Montréal le 21 juillet 1649, et Jean Desroches, né le 11 décembre 1649, et tous deux baptisés à la paroisse de Villo-Marie. Ce ne fut qu'en 1657, que le nombre des enfants s'étant augmenté, elle quitta la maison du gouverneur pour établir des écoles en règle. [Servantes de Dieu, p. 45.]

[2] L'Hôtel-Dieu fut fondé dès l'an 1642; mais ce ne fut qu'en 1659 que les Hospitalières de la Flèche vinrent en prendre la direction.

[1] On peut en voir les détails dans la Vie de Mlle Mance, t. II, p. 331 et suivantes.

vaste empire se glorifier d'avoir donné au monde une héroïne de charité en la personne de Miss Nighingale ? Laissons le Protestantisme s'extasier devant son chef-d'œuvre, et s'épuiser en loanges, et en ovations en faveur de sa fille unique et bien-aimée; nous trouvons dans nos Hospices cent exemples d'un dévouement moins prôné peut-être, mais pour le moins aussi modeste et aussi pur.

Mais est-il surprenant que Ville-Marie soit si riche en anges de charité qui consacrent leur vie entière à essuyer les larmes et à consoler la souffrance, puisque chaque famille est une école de charité et de bienfaisance, où la mère apprend à son enfant, dès l'âge le plus tendre, le bonheur que l'on goûte à faire des heureux ?

Un orphelin se trouve-t-il privé de tout appui ? aussitôt un parent éloigné, quelquefois même un voisin pauvre, et chargé d'une famille nombreuse, le reçoit à bras ouverts et le nourrit comme un de ses enfants. Permettez-moi de vous en citer un exemple bien touchant, qui remonte à une dizaine d'années. A la suite du terrible fléau qui jeta sur les rives de notre cité tant d'orphelins Irlandais, on en rassembla un nombre considérable dans un asile provisoire, appelé la Salle St. Jérôme; puis, on invita le peuple de Montréal à adopter ces pauvres enfants abandonnés. Cet appel fut entendu; les mères de famille se présentèrent avec empressement; on croit voir une armée victorieuse qui court au pillage d'une ville emporté d'assaut; on se dispute, on s'arrache ce précieux *butin*; en deux jours la salle était vide; plus de deux cents orphelins avaient trouvé une famille et une mère (1).

Que ne puis-je ici développer à vos regards et à votre admiration le récit des larmes essuyées, des pauvres honteux secourus, des enfants retirés du vice et de la misère, en un mot de toutes les bonnes œuvres que la bienfaisance chrétienne produit journellement dans notre cité et dans ses vastes faubourgs ! Mais, fidèle au précepte du divin Maître, le Montréaliste veut que sa main gauche ignore ce que fait sa main droite; et il n'est pas moins ingénieux à cacher sa charité que généreux à proclamer sa foi. Nous connaissons une partie de ces pieuses largesses, nous Prêtres du Seigneur, dépositaires des secrets de leur conscience, et confidents de leurs charitables projets; mais nous ne pourrions, sans une indiscretion compatible, déchirer le voile mystérieux dont leur modestie aime à s'envelopper: Dieu seul, voilà le témoin dont ils ambitionnent les regards et dont ils attendent leur récompense !

Cependant, comment pourrais-je passer entièrement sous silence la Société de St. Vincent-de-Paul ? Cette belle institution n'est pas née à Montréal, il est vrai; mais à peine y fut-elle connue, qu'aussitôt elle s'y trouva établie et comme naturalisée. Après avoir pourvu, par un travail consciencieux, aux devoirs que lui impose sa position de fonctionnaire public ou de chef d'une famille, le membre de la Société de St. Vincent-de-Paul ne connaît point de plus douce récréation pour charmer ses loisirs, que de soulager l'indigence. Le voyez-vous s'enfoncer dans une ruelle sombre et écartée ? que porte-t-il ainsi mystérieusement sous son bras ? C'est un pain destiné à nourrir une troupe d'enfants affamés; ce sont des remèdes préparés pour un malade; ce sont quelques petites douceurs avec lesquelles il va faire un régal à un pau-

[1] Les orphelins ne restèrent que six mois dans la maison St. Jérôme, c'est-à-dire depuis le mois d'Octobre 1847 jusqu'au mois de Mars 1848. Cette maison a disparu dans le déplorable incendie de 1852, 8 et 9 Juillet.

vre convalescent dont l'estomac affaibli et dégoûté ne peut encore supporter la nourriture grossière de la famille. Mais suivons-le dans cet escalier obscur, et pénétrons avec lui dans ces greniers étroits et délabrés où plusieurs familles viennent s'entasser, et mettre en commun leurs souffrances et leurs misères. Là, il s'informe avec discrétion de leurs besoins, devine ce qu'on aurait honte de lui dire, distribue et promet des secours à ces infortunés, les console dans leurs découragements; et après avoir gagné leur confiance par sa tendre et sincère compassion, il rappelle à la pratique de la Religion, qui seule peut adoucir leurs souffrances, des malheureux que l'excès de la misère a aigris et jetés dans le désespoir.

Oh ! qu'elle est pure dans son principe, qu'elle est touchante dans ses effets la charité chrétienne à Ville-Marie ! ce n'est pas cette philanthropie instinctive et sentimentale, qui croit avoir fait une œuvre héroïque quand elle a donné une part de son superflu pour soulager les misères étalées devant ses yeux; c'est une charité ingénieuse, sans cesse à la recherche pour découvrir la souffrance qui se cache; une charité généreuse, qui sacrifie tout, jusqu'à la santé et la vie pour le soulagement du malheur; une charité éclairée, qui, avant d'agir, commence par se poser et résoudre ce problème: "avec les moyens dont nous pouvons disposer, avec les obstacles qui entravent notre marche, produire la plus grande somme de bien possible." Oui, c'est à juste titre que Montréal peut revendiquer, pour ses citoyens, la bénédiction promise à ceux qui ont l'intelligence des besoins du pauvre et de l'indigent !

Je m'arrête: mon dessein n'était pas de présenter, à vos regards, une description complète de toutes les œuvres de Foi et de Charité, que la *Cité Catholique* a enfantées depuis deux siècles: j'ai voulu seulement planter des jalons et ouvrir la route, afin que d'autres approfondissant avec ardeur les annales de notre patrie, et s'en partageant les nobles pages, fassent connaître, en détail, les trésors de gloire que nos pères nous ont transmis, et que nous ne connaissons pas assez. Ce serait vraiment un spectacle aussi intéressant que glorieux pour tous les citoyens de Montréal, de voir l'histoire ancienne et contemporaine de leur patrie se dérouler à leurs yeux, dans une série de lectures comme dans une galerie de tableaux, où ils pourraient, à loisir, contempler et étudier l'un après l'autre les brillants faits d'armes, les institutions admirables, les grandes et saintes figures dont je n'ai pu que tracer en passant une rapide et imparfaite ébauche.

En attendant que ce noble monument soit érigé à la gloire de Ville-Marie, ma tâche est achevée; il ne me reste plus qu'à résumer et à conclure. La colonie de Montréal a reçu du Ciel une belle et douce mission à remplir; digne fille du Catholicisme, elle ne connaît point d'autre vocation que de briller comme un astre bienfaisant, au milieu des ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, et de soulager tous les genres de souffrances. C'est dans ce dessein que Dieu l'a présentée, comme en spectacle, aux regards attentifs du Nouveau-Monde, qui voit en elle une vivante image de sa céleste mère, la Ste. Eglise de J.-C.

Chère cité de Montréal, que ta mission est magnifique ! Elle surpasse, autant en excellence, la vocation des cités guerrières ou marchandes, que le Ciel est élevé au-dessus de la Terre, et que les intérêts de l'Eternité l'emportent sur ceux du Temps ! Ne crains pas de marcher, la tête levée, au milieu des nations; car, depuis ta naissance jusqu'à nos jours, tu n'as

point répudié les grands devoirs que t'imposait la divine Providence ; ou plutôt, à mesure que tu prenais un rang plus élevé dans la hiérarchie des cités, le foyer de charité et de foi que tu recèles dans ton cœur, s'est dilaté plus à l'aise, et a rayonné d'un éclat plus vif et plus pur ! Oui, maintenant encore, tu es une *Cité Catholique* !

## III

Mais d'où vient que mon cœur se serre de tristesse, en jetant un coup d'œil sur les mystérieuses profondeurs de l'avenir ? Messieurs, ne nous faisons pas illusion : notre situation présente est grave, et le danger n'est que trop réel. Ne voyez-vous pas l'Hérésie et l'Irréligion faisant jouer tous leurs ressorts contre leur ennemie commune, la Vérité catholique ? Ne voyez-vous pas le torrent de l'indifférentisme, qui après avoir inondé de ses flots impurs les contrées voisines du Canada, s'insinuit lentement dans notre patrie et menace notre foi, et par contre-coup notre charité, d'une ruine plus ou moins prochaine ? Ne nous rassurons point sur le passé ; hélas ! combien de cités et d'individus, après avoir donné les plus flatteuses espérances, après avoir même correspondu fidèlement à leur vocation, pendant un certain temps, se sont dévoyés ensuite, et ont renversé les desseins de miséricorde dont ils devaient être les instruments et les coopérateurs ! Grand Dieu ! serait-ce donc là le sort réservé à notre belle patrie ? Quoi ! l'on verrait Ville-Marie, la *Cité Catholique*, fouler aux pieds sa céleste couronne et épouvanter le monde par une honteuse apostasie ! Ah ! plutôt que son nom soit rayé de la liste des cités, avant qu'on puisse dire : Montréal n'est plus catholique !

Messieurs, vous frémissiez à cette douloureuse pensée, car vous aimez votre patrie comme un enfant chérit sa mère ; mais il ne tient qu'à vous de prévenir un si grand malheur ; le sort de Montréal est entre vos mains. Ce que nous avons appelé la vocation des nations et des cités n'est pas une pure abstraction, un vain titre d'honneur ; cette vocation entraîne pour tous les citoyens des devoirs très-réels et très-graves, de sorte que chacun d'eux est obligé solidairement de concourir à l'accomplissement parfait des destinées providentielles de sa patrie ; et c'est dans ce concours généreux que consiste le véritable patriotisme. Ville-Marie, comme nous l'avons reconnu, doit être une cité de foi et de charité ; mais elle ne peut l'être qu'autant que ses citoyens seront eux-mêmes des hommes de foi et de charité ; donc, il est vrai de dire que celui-là n'est plus un citoyen de Montréal, qui rougit lâchement de sa foi ou transige avec l'erreur ; donc, quiconque proclame ou insinue des maximes anti-catholiques, doit être regardé comme un transfuge, qui trahit les intérêts sacrés de sa patrie ; donc, un vrai Montréaliste est nécessairement un vrai Catholique.

Ces devoirs, déjà vous les connaissiez, et vous continuerez à les accomplir avec zèle et persévérance. Oh ! non, ce ne sera pas vous qui laisserez éteindre les nobles traditions, que les premiers colons apportèrent de la Vieille-France ; non, la postérité ne dira pas, à notre honte, que ce fut vers le milieu du XIXe siècle, que commença la décadence de la Religion Catholique à Montréal : non, vous ne refuserez pas de porter et de transmettre aux générations futures, sous prétexte qu'il est trop lourd, le fardeau de gloire amassé par vos aïeux. Les voyez-vous, ces nobles héros de la foi et de la charité, couronnés de leur tri-

ple auréole ? Du haut du Ciel ils vous regardent, ils s'inquiètent encore du bonheur de leurs enfants ; ils agitent leurs palmes triomphales, ils vous tendent la main, ils vous pressent de les suivre ! . . . Certes, leur apostolat était plus rude que le vôtre, et ils l'accomplirent dans toute son étendue. Dieu ne vous demande point, comme à eux, de vivre dans les privations et les alarmes, et de périr sous les coups d'un ennemi farouche. Pour remplir votre vocation, voici ce que vous avez à faire : professer hautement par vos paroles et par vos œuvres, en face de l'Hérésie et de l'Incrédulité, cette Religion Catholique que vous chérissez du fond de vos entrailles ; défendre et propager, par tous vos moyens, les pures et saintes doctrines que son Fondateur lui a confiées en dépôt ; poser ses maximes comme le fondement de vos principes sociaux et politiques ; adopter sa morale et ses préceptes comme la règle de votre conduite ; lui conquérir, par une noble et loyale franchise, l'estime et le respect de ceux qui ferment les yeux à sa lumière, ou qui n'ont pas le courage de se soumettre à ses lois. Voilà, Messieurs, les devoirs inséparablement attachés au titre glorieux de citoyen de Montréal. Chère cité de Marie, nous en avons la douce confiance ! non seulement tes enfants rempliront leur noble tâche avec une fidélité constante, mais encore par leurs leçons et leurs exemples ils formeront la génération qui s'élève, à l'amour et à la pratique de cette Religion Sainte à laquelle tu es redevable de ton existence, de ta gloire et de ton bonheur ! Et, ainsi d'âge en âge, jusqu'à la postérité la plus reculée, quand on te demandera quelle est ta vocation et quelle est ta devise, tu pourras répondre avec une noble fierté, comme autrefois aux jours de ton enfance, comme aujourd'hui au printemps de ta jeunesse : *Jé suis la cité Catholique*, voilà ma vocation : *Foi et Charité*, voilà ma devise ! !

## MISSION DE LA JEUNESSE.

Quelle est belle la mission du jeune homme ! que sa dignité est élevée ! qu'il est fort ! qu'il est puissant ! qu'il est riche !

Il est fort de toute l'expérience que lui ont léguée les siècles passés ; il est puissant de tous les moyens que le présent met à sa disposition ; il est riche de toutes les espérances que lui donne l'avenir.

Le vieillard plie et gémit sous le lourd fardeau de ses stériles souvenirs, dont le poids et le nombre l'accablent.

L'âme de l'enfant, toujours tendue vers l'avenir, toujours en ébullition sous le feu des désirs les plus opposés et des espérances les plus diverses, se disperse et se volatilise à cause de son peu de constance. Mais dans le jeune homme, les souvenirs sont encore frais et les espérances vigoureuses. Le passé et l'avenir se touchent encore de si près, qu'il peuvent se donner la main, et fournir au présent une base qui l'appuie et un but qui l'attire. Tout, en quelque sorte, est présent pour lui ; il n'a qu'à se retourner pour saisir le passé ; il n'a qu'à tendre un peu la main pour cueillir les plus belles espérances. Il a, en lui, assez de vie pour animer tout ce qu'il touche ; il a, devant lui, assez de temps pour pouvoir étendre ses projets et allonger ses désirs, sans se heurter contre la pierre du tombeau.

Jeunes gens, reconnaissez votre dignité et la sainte importance des devoirs qu'elle vous impose !

En vos mains sont les destinées futures (du Canada)

et les germes de l'avenir ; où vous irez, la justice de Dieu vous suivra : les événements suivront la pente que vous leur tracerez. Gloire à Dieu ! si vous êtes bon ; malheur au pays ! si vous êtes méchants. Si donc vous semez l'iniquité, vous recueillerez l'humiliation, l'opprobre et le malheur ; si vous semez la justice, vous recueillerez l'honneur et la gloire. Qu'on trouve donc toujours en vous non seulement les lumières de l'intelligence, mais encore l'enthousiasme du sacrifice, les abnégations de la charité, les élans du patriotisme, les tendres compassions de la miséricorde, l'amour intelligent et tendre des malheureux et des pauvres.

Architectes intelligents, élevez l'édifice de la société (canadienne,) sur cette base solide, immuable, éternelle que les hommes peuvent bien ébranler quelques instants, mais que tous leurs efforts ne pourront jamais parvenir à renverser : sur cette base qui, de temps immémorial, a supporté toutes les gloires et toutes les grandeurs des nations catholiques, et à servi de fondement à leur histoire car, par une admirable disposition de Dieu, les plus belles nations ont été enfantées par l'Eglise.

(Extrait.)

### PORTRAIT DE LA FEMME FORTE ET VERTUEUSE

D'APRÈS LES SAINTES ECRITURES.

Mesdames,

Personne n'ignore que les écrivains sacrés et profanes, les auteurs anciens et modernes ont fait votre éloge, avec tant de beauté, de force et d'éloquence, qu'on ne peut rien ajouter.

Que n'ont-ils point dit en effet, du courage héroïque, de la prudence consommée de ces femmes illustres, qui ont gouverné de célèbres monarchies et en ont étendu les limites ? de la constance de celles qui se sont rendues dignes de l'admiration de tous les siècles par les vertus morales ? qui ont porté l'amour et la fidélité envers leurs maris, jusqu'à sacrifier leur liberté et leur vie même ? de la délicatesse et de la pénétration d'esprit d'un grand nombre d'autres, qui ont excellé dans la philosophie, la poésie, les beaux arts, et qu'on a trouvées dignes d'occuper des places dans les plus célèbres académies ?

Que ne nous apprennent point les écrivains sacrés de ces grandes et respectables femmes de l'Ancien Testament, qui, remplies de l'esprit de Dieu, favorisées du don de prophétie, établies Juges du peuple d'Israël, l'ont défendu et mis à couvert de l'esclavage et de l'insulte de ses ennemis ? De quelles riches comparaisons, de quelles expressions vives et nobles le St. Esprit ne s'est-il pas servi, pour relever le mérite de la *femme forte* ?

Si nous consultons les historiens de l'Evangile, quoi de plus grand et de plus admirable que ce qu'ils rapportent de ces saintes femmes, qui, inviolablement attachées à Jésus-Christ, malgré les insultes et les persécutions des Juifs, le suivirent dans les travaux de sa mission, l'accompagnèrent jusque sur le Calvaire, tandis que les disciples l'abandonnaient lâchement à la fureur de ses ennemis ; qui coururent les premières à son tombeau, et méritèrent, en récompense de leur zèle, d'avoir les premières le bonheur de le voir ressuscité et la gloire d'annoncer aux apôtres cette heureuse nouvelle !

Quels témoignages avantageux ne trouvons-nous

pas dans l'histoire de l'Eglise, de la foi vive et du zèle ardent de ces généreuses femmes, qui embrassèrent l'Evangile aussitôt qu'il fut annoncé ; portèrent au plus haut degré les vertus qu'il enseigne ; qui sacrifièrent leur tendresse naturelle, jusqu'à exhorter leurs propres enfants, au milieu des supplices, à confesser généreusement Jésus-Christ, et versèrent elles-mêmes leur sang pour la gloire de son nom ?

Mais sans chercher, dans les siècles reculés, les vertus qui rendent recommandables les dames d'aujourd'hui, il suffit de jeter les yeux sur cette charité tendre et compatissante qu'elles exercent envers le pauvre et l'indigent ; sur cette vigilance, cette prudence pleines de douceur qu'elles apportent dans le gouvernement de leurs familles, qui y procure le bon ordre, la paix et la tranquillité ; sur cette assiduité à la prière et aux exercices extérieurs de la Religion. Quel éclat n'aurait point le tableau où l'on placerait tous ces traits, où on leur donnerait toute l'étendue qu'ils méritent ! Ce serait certes là un beau sujet à traiter dans le nouveau *Cabinet de lecture paroissial*. Puisse une plume habile s'exercer sur cette riche matière !

En attendant nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, et surtout à nos lectrices, en leur mettant sous les yeux le portrait de la *femme forte et vertueuse* d'après l'Ecriture Sainte. Or, d'après elle, la femme vertueuse est un don excellent, une source de paix et de joie, une grâce, une faveur singulière du Seigneur ; elle est un trésor plus estimable que l'or et l'argent, et que tout ce qui vient de plus rare et de plus précieux des extrémités du monde. Parmi les biens passagers de cette vie, elle en est un des plus grands, des plus aimables, des plus utiles que l'homme puisse désirer et recevoir de la main de Dieu. Elle est une source de douceurs et de contentement pour son mari. La joie dont elle remplit son cœur, éclate jusque sur son visage. Il trouve en elle un secours qui lui est propre, un ferme appui, une colonne inébranlable qui le soutient dans les peines et les agitations de cette vie, au milieu desquelles elle lui procure un doux repos qui multiplie ses jours sur la terre.

En effet, rien ne contribue plus à prolonger la vie d'un mari, à rendre ses jours tranquilles et agréables, que d'avoir une femme vertueuse, discrète et bien réglée. Son visage, son naturel, sa voix, son esprit qui ne respirent que modestie, qu'humilité, que bonté, que tendresse, remplissent son cœur de mille douceurs, qui lui font supporter en paix ses peines et ses travaux, dissipent ses amertumes et ses chagrins, causes trop funestes et trop ordinaires de la brièveté de ses jours sur la terre. La femme vertueuse ne rend pas seulement son mari heureux en cette vie, elle contribue encore à lui faire acquérir le bonheur éternel. Les bons exemples de cette sage épouse qui lui sont toujours présents, les avertissements salutaires qu'elle lui donne avec humilité et avec douceur, le portent à la vertu. Ses prières attirent sur lui les grâces du ciel : ce qui a fait dire à St. Paul : *que la femme fidèle sanctifie l'homme infidèle*.

Les histoires nous fournissent un grand nombre de vertueuses épouses, de tous les états et de toutes les conditions, qui ont retiré leurs maris, les unes du vice et du dérèglement, les autres de l'erreur et de l'idolâtrie. La France n'est-elle pas redevable à Sainte Clotilde de la conversion de Clovis, son premier roi chrétien ? L'Angleterre, l'Italie, et plusieurs autres nations ont reçu un semblable bienfait de ce sexe,

qui par sa piété et son zèle a mérité d'être appelé dans les prières de l'Eglise, le sexe dévot.

A l'appui de ce que nous venons de dire, voici les autorités de l'Écriture :

La femme vertueuse est un excellent partage. *Eccl. XXVI, 3.*

Une femme qui a de la conduite est un don de Dieu. *Eccl. XXVI, 17.*

Celui qui a trouvé une bonne femme, a trouvé un grand bien ; il a reçu du Seigneur une source de joie. *Prov. XVIII, 22.*

La femme sainte et pleine de pudeur, est une grâce qui surpasse tout grâce. *Eccl. XXVI, 19.*

L'agrément d'une femme vertueuse met la joie sur le visage de son mari. *Eccl. XXXVI, 24.*

Le mari d'une femme qui est bonne, est heureux ; car le nombre de ses années se multipliera au double. *Eccl. XXVI, 1.*

Tout l'or n'est rien en comparaison d'une femme vraiment chaste. *Eccl. XXVI, 20.*

La femme forte est plus précieuse que ce qui s'apporte des extrémités du monde. *Prov. XXXI, 10.*

Comme le soleil s'élevant dans le ciel, qui est le trône de Dieu, orne le monde ; ainsi la femme vertueuse est l'ornement de la maison. *Eccl. XXVI, 21.*

Voici comment s'exprime, sur ce sujet, Le Franc de Pompignan : (sur le chap. XXXI des Proverbes.)

Une épouse fidèle et pleine de raison,  
Pieuse, humble, douce et constante,  
Active, aimable, complaisante,  
Est le bonheur de l'homme et du ciel un grand don.  
Son active prudence accroît son héritage :  
Entre ses serviteurs elle seule partage  
Les fuseaux, la navette et les divers emplois,  
Qu'au sein de sa famille ont établis ses lois.  
Quand des feux du matin l'univers se colore,  
Son visage, aussi pur, aussi frais que l'aurore  
Ecarte le sommeil, bannit l'oisiveté,  
Ranime le travail que soutient la gaieté.  
Les arts à ses leçons avec zèle obéissent ;  
Par ses mains cultivés, tous les arts l'enrichissent.  
Vainqueur de la tempête un vaisseau chargé d'or  
Au maître qui l'attend remplit moins le trésor.

La rigueur des hivers, ni la disette affreuse,  
Ne pénètrent jamais dans sa retraite heureuse ;  
De l'orphelin, du pauvre, en leur calamité,  
Elle calme la faim, couvre la nudité.  
L'indigence en ce lieu n'est jamais importune :  
C'est un asile ouvert aux cris de l'infortune,  
Un séjour où chacun goûte et voit sans ennui  
Et son propre bonheur, et le bonheur d'autrui.  
Et tels sont les travaux, les succès d'une femme,  
Qu'un zèle bienfaisant, éclaire, instruit, enflamme.  
O des faveurs du Ciel rare et modeste emploi !

Femme forte, quel homme est comparable à toi !  
Quel homme accomplit mieux le précepte suprême  
De chérir les humains à l'égal de soi-même !  
Femme heureuse ! ses jours au monde précieux,  
Sont loués sur la terre, et bénis dans les Cieux.  
L'innocente candeur dans sa couche réside ;  
À tous ses entretiens la charité préside.  
Que de voix à l'envi consacrent ses bienfaits ?  
Que de cœurs subjugués par ses chastes attraits !  
Son époux est brillant des rayons de sa gloire,  
Et ses enfants devront leur lustre à sa mémoire.  
Que pour d'autres, le marbre entassé jusqu'aux Cieux

Apprenne à l'univers leurs titres glorieux !  
L'artisan secouru, la pauvreté bannie,  
Ses serviteurs heureux, et sa famille unie,  
Des fils dont elle-même a formé la raison,  
C'est dans ces monuments qu'elle aime à voir son nom ;  
C'est là qu'il se conserve, et qu'honoré des sages,  
Il triomphe à la fois de l'envie et des âges.

O crainte du Seigneur, tu règles tous ses pas,  
Tu répands ses trésors, tu défends ses appas !  
Le monde rend hommage à sa conduite austère,  
Tout corrompu qu'il est, c'est un juge sévère,  
Qui déteste et méprise, en dépit des flatteurs,  
Les biens sans la vertu, la beauté sans les incours.  
(Extrait.)

Bonaparte au milieu des Enfants jouant à la guerre  
et Joséphine distribuant ses Etrennes.

L'impératrice Joséphine avait dans le cœur tous les trésors de la tendresse maternelle. Ce sentiment, chez elle poussé à l'extrême, se reportait naturellement sur les enfants ; aussi en avait-elle sans cesse autour d'elle, et se plaisait-elle à les questionner et à leur faire de jolis cadeaux. Il ne se passait guère de semaine où elle n'achetât de magnifiques jouets pour les leur distribuer elle-même ; elle y joignait toujours un bon conseil ou une sage recommandation. Que de fois ne vit-on pas le boudoir de l'impératrice ressembler aux plus beaux et aux plus magnifiques magasins de joujoux ! Mais c'était surtout à l'époque du jour de l'an qu'il fallait voir ce *coquet bazar* ! En entrant dans l'étroit cabinet qui servait d'antichambre, on aurait cru entrer dans une des galeries du plus fameux marchand de fantaisies ; on y voyait entassés, les uns sur les autres, des bijoux, des étoffes, des porcelaines et des sacs de bonbons. Il y avait des rouleaux de sucre de pomme qui ressemblaient à des *bâtons de maréchal*, et des poupées plus grandes que les petites filles à qui elles étaient destinées ; les tambours et les trompettes se trouvaient à côté des régiments de cavalerie légère en plomb, et des pistolets en chocolat.

La veille du 1er janvier 1805, Joséphine, sachant que le lendemain elle ne pourrait quitter l'empereur, de toute la journée, à cause des grandes réceptions des Tuileries, donna ses ordres à madame de la Rochefoucault, sa dame d'honneur, pour qu'elle prévint les personnes qui devaient venir lui souhaiter la bonne année avec leurs enfants, de ne se présenter que le surlendemain, 2 janvier, à Saint-Cloud, où elle se rendrait tout exprès.

Ce fameux jour arriva bientôt ; et, dès le matin, on aurait pu croire que l'impératrice n'était qu'une maîtresse de pension. Tous les joujoux, les armes, les bonbons avaient été apportés de Paris. A midi elle annonça qu'elle allait procéder elle-même à la distribution ; alors on passa dans la salle des prodiges, où petits et grands convoitèrent, d'un œil avide, les riches babioles étalées çà et là.

Chacun des enfants reçut le cadeau qui lui avait été destiné à l'avance ; après quoi tous l'embrassèrent et lui récitèrent un petit compliment. Il y en eut quelques-uns à qui l'émotion ou la joie fit perdre subitement la mémoire : Joséphine n'eut pas l'air d'y faire attention. A ceux qui plus tard, devaient entrer dans une école militaire, elle avait fait un présent analogue à l'état qu'ils voulaient suivre : les uns reçurent un étui de mathématiques, les autres un sabre ;

presque tous auraient voulu une paire de pistolets ; malheureusement il n'y en avait pas pour tout le monde. Dès leur arrivée, les plus jeunes s'étaient élan- cés sur les chevaux de bois ; les poupées et les boîtes à ouvrage étaient échues aux demoiselles. Cette dis- tribution d'étrennes achevée, la troupe joyeuse fit au tel tapage, que Joséphine se vit forcée de leur laisser le champ libre, et de se retirer dans la chambre voi- sine, mais à peine fut-elle partie que des discussions s'élevèrent de toutes parts.

Les petits garçons avaient décidé à l'unanimité qu'on jouerait à la guerre, et voulurent enrôler de force les petites filles. Celles-ci s'y étaient opposées en masse ; quelques-unes même avaient protesté hautement contre cette espèce de violence, lorsque le jeune Achille Zaluski (fils d'un général polonais naturalisé français, pour lequel Napoléon avait la plus grande estime,) qui, de sa propre autorité, s'était élu chef de la troupe, décida que celles des petites filles qui s'étaient montrées les plus récalcitrantes, allaient être provisoirement renfermées dans la citadelle, pour y rester jus- qu'à ce qu'elles consentissent à obéir à ce nouveau mode de conscription, en venant se ranger sous les drapeaux. Or, la citadelle désignée n'était autre que le délicieux boudoir de l'impératrice, éclairé par une fenêtre formée d'une seule glace.

Il fut question un moment d'improviser un conseil de guerre, de juger et même de fusiller la petite Eim- ma, qui, à ce qu'il paraît, s'était mise à la tête de l'opposition, lorsque, fort heureusement pour elle, ma- dame de la Rochefoucault vint interposer son autorité, et menacer M. Achille de ne lui donner que du pain sec au goûter, s'il voulait s'opposer à ce que les péti- tes demoiselles jouassent, entre elles, comme bon leur semblerait ; et dans la crainte qu'elles ne fussent en- core inquiétées, elles les fit toutes passer dans la ci- tadelle. Une fois ces enfants séparés, il n'y eut plus de contestation ; mais en revanche, il se fit double tapage.

En entendant ces joyeux rires, Joséphine paraissait enchantée ; mais Napoléon, qui était arrivé à Saint- Cloud, sur ces entrefaites, pour travailler plus libre- ment, et dont le cabinet était situé positivement au- dessous du petit salon, monta chez sa femme, et lui demanda d'un ton moitié gai, moitié sérieux, la cause du bruit qui se faisait au-dessus de sa tête ; celle-ci le lui dit.

—Tu devrais bien, reprit-il, distribuer tes étrennes lorsque je n'y suis pas. Je vais aller moi-même prier tes petits invités de faire moins de vacarme, et s'ils continuent....

—Laisse-donc ces pauvres enfants s'amuser, ajouta Joséphine ; ils jouent à la guerre. Est-ce que tu ne fais pas plus de bruit qu'eux, toi ? S'ils te voient, tu les effrayeras ; je vais envoyer quelqu'un qui saura bien les contenir.

—Ah ! ils jouent à la guerre !.... répéta Napo- léon en souriant ; cela doit être drôle ; je ne serais pas fâché de voir comment ils s'y prennent.

Et, marchant sur la pointe des pieds, l'empereur arrive à la porte du salon. Il écoute un moment et ne distingue que ces mots : *En avant !.. fondons !.. Je l'ai tué ! Ce n'est pas vrai !.. Si !.. Tiens !.. Mort !..* Puis des pleurs se mêlent à des cris immo- dérés, à des éclats de voix retentissants. Alors Napo- léon tourne doucement le bouton de la porte et se montre :

—Eh bien ! qu'est-ce que cela ? dit-il d'un ton sé- vère ; on pleure ici ?

A ces mots, la petite troupe lève la tête, les armes

s'abaissent, tous restent immobiles de surprise et de crainte. L'empereur promène ses regards sur cette réunion de *petits diables tous plus gentils les uns que les autres* ; il ne peut s'empêcher de sourire, en re- marquant la façon grotesque dont chacun d'eux s'est accoutré : celui-ci s'est fait, avec une feuille de pa- pier, un chapeau à trois cornes sur lequel, à défaut de cocarde, il a attaché un énorme macaron ; celui-là a placé sa petite veste sur une de ses épaules pour mieux figurer le dolman (veste de hussard) d'un hus- sard ; un autre, le petit Adolphe, s'est dessiné une paire de mousiaches avec de l'encre de Chine, et de la palatine (sonnure en forme de fieu,) d'une petite fille s'est fait une ceinture dans laquelle il a passé un plioir (couteau de bois,) de naere de perle en guise de poignard ; ses manches sont retroussées jusqu'au coude ; il tient un pistolet de chaque main. Sous ce déguisement, M. Adolphe a une mine si espiègle que Napoléon s'est assis pour le regarder plus à son aise ; il lui fait signe de venir à lui, et, le plaçant entre ses deux jambes :

—Comment vous appelez-vous, monsieur le rodo- mont ? lui demanda-t-il en tâchant de garder son sé- rieux.

—Je m'appelle Adolphe.

—Je parie que c'est vous qui avez crié le plus fort tout à l'heure ?

—Dame ! aussi, c'est Achille qui ne veut jamais que je sois le général : c'est toujours lui qui l'est !

—Ce n'est pas juste : chacun doit l'être à son tour. Et où est ce M. Achille ?

—Le voici là-bas ; c'est celui qui a une cuirasse.

Et Adolphe, en se retournant, avait désigné du doigt à l'empereur un petit garçon, un peu plus grand que lui, qui s'était fait une espèce d'armure d'un livre de musique sur lequel brillait, en sautoir, une étoile de sucre candi.

—Ah ! ah ! continue Napoléon, je vais lui parler à ce M. Achille, qui s'érige ici en maître.

Et donnant une petite tape sur la joue d'Adolphe, l'empereur le laisse aller, et appelle M. Achille. Ce- lui-ci accourt en gambadant, et, d'un seul bond, vient se placer à califourchon sur les genoux de Napoléon, qui lui dit aussitôt :

—Comment s'appelle votre papa, M. Achille ?

—Il s'appelle le général Zaluski.

A ce nom, la physionomie de l'empereur s'anime, ses yeux deviennent brillants, il attire l'enfant plus près de lui, et, le regardant avec tendresse :

—Zaluski, dis-tu ; mais c'est un de mes bons amis, c'est un brave !.. Et toi, qu'est-ce que tu veux être un jour ?

—Moi ? je veux être comme papa ; je veux avoir deux grosses épaulettes en or, avec un grand sa- bre qui coupe bien.

—Diable !.. Et qu'en ferais-tu ?

—Je tuerais tous les ennemis !

—Vraiment ! Mais j'espère bien que d'ici là nous n'en aurons plus.

—Et puis, ajoute l'enfant, je veux avoir autour du cou un beau ruban rouge, comme papa, avec une belle croix d'honneur bien grande ; c'est joli ça !.. mais pas comme celle-là.

En parlant ainsi, Achille arrache l'étoile de sucre candi qu'il a sur la poitrine, et la fait craquer sous ses dents.

—Ceci est autre chose, reprend l'empereur ; tu vas un peu vite en besogne. Quel âge as-tu maintenant ?

—J'aurai neuf ans le jour de la fête de maman.

—Eh bien ! dans une vingtaine d'années d'ici !..

—Mais je veux tout cela auparavant. Papa m'a dit qu'à dix-huit ans je serais officier.

—C'est que ton père t'a jugé d'après lui. Au surplus, cela dépend de toi. En attendant, tiens... lorsque tu auras cassé ton sabre, tu en achèteras un autre.

Et Napoléon avait tiré de sa poche une pièce de quarante francs, et la lui avait donnée. Il engagea ensuite M. Achille à continuer de jouer avec ses petits camarades, et recommanda à tous de faire un peu moins de bruit, si cela leur était possible.

—Adieu, mes petits amis, leur dit-il en les quittant : amusez-vous bien ; mais surtout ne vous battez pas pour de bon, je vous le défends.

Ce serait se tromper que de croire que la recommandation de Napoléon fut suivie à la lettre. Le petit Adolphe, jaloux sans doute de ce que l'empereur avait donné à Achille de quoi acheter un autre sabre, tandis que lui n'avait eu que l'épée tirée, lui chercha querelle sous prétexte qu'il ne voulait pas le laisser le premier à la tête, bien que les autres ne fussent pas plus grands que lui. La dispute s'étant échauffée, ils allaient en venir aux mains, lorsque madame de la Rochefoucault, suivie des mamans, vint les prévenir que le goûter les attendait. A ce mot magique, les sentiments de haine qui animaient les deux petits rivaux furent oubliés, pour faire place au désir et à la certitude de se bien régaler.

La petite troupe s'étant mise sur deux rangs, en laissant de côté le privilège de la taille et du grade, se dirigea au pas accéléré, en exécutant des *rrran plan plan*, avec accompagnement obligé de tambours et de trompettes, vers la citadelle en question, où un buffet magnifique avait été dressé comme par enchantement. L'impératrice était accourue sur le passage de ses petits protégés pour les voir encore une fois, et de ses blanches mains s'était bouché les oreilles tant que le défilé avait duré.

Neuf ans s'étaient écoulés ; c'était au commencement de 1814 ; l'Europe, qui naguère encore obéissait aux ordres de Napoléon, s'était liguée contre lui. La grande armée avait fait des prodiges. Après autant de victoires que de combats, fort du succès de chaque jour, l'empereur était venu le 6 mars s'établir à Craonne, et pour ainsi dire se cramponner au milieu des bivacs de l'armée russe, concentrée sur tous les points environnants.

Là, pendant la nuit, il reconnut lui-même les différentes positions de l'ennemi, et le lendemain à la pointe du jour, toute l'armée se déploya pour livrer bataille. A huit heures du matin, les cris des soldats signalèrent la présence de l'empereur, l'action s'engagea. C'était de la possession définitive d'un plateau, pris et perdu alternativement, que dépendait le succès de la journée. La grande difficulté était de pouvoir s'y maintenir, après s'en être emparé une dernière fois. Il est quatre heures ; déjà le jour commence à baisser et rien n'est encore décidé. Napoléon jette un regard indécis sur sa vieille garde, qui est là derrière lui, immobile, mais impatiente... Il n'a qu'un mot à dire, et tout peut finir en un instant. Peut-être va-t-il le prononcer, ce mot, lorsque tout à coup un aide de camp arrive à bride abattue, en criant :

—L'empereur !... l'empereur !... où est l'empereur ?

Napoléon sort aussitôt du groupe de son état-major, et s'avance couvert de boue, car il n'y a qu'un instant qu'il a roulé avec son cheval dans un fossé.

—Qu'est-ce ? dit-il ; me voilà. que me veut-on ?

—Sire, reprend l'aide-de-camp en mettant pied à terre, nous sommes maîtres du plateau.

—Enfin !... s'écrie Napoléon en élevant les bras ; qu'on amène mon cheval !

Et tandis que Roustan tient l'étrier, il continue de s'adresser à l'aide-de-camp, qui, la figure pâle, l'habit couvert de sang, semble à peine avoir la force de se tenir debout.

—Qui vous envoie ?... Est-ce le maréchal ou votre général ?

—Sire... ce n'est pas mon général ; il a été tué sur le plateau par les grenadiers russes... et... moi-même... je...

Il n'en put dire davantage : ses yeux se ferment, il chancelle et tombe.

—Qu'on prenne le plus grand soin de cet officier, dit Napoléon d'une voix émue ; il est capitaine... Un moment, messieurs, attendez ! Et détachant sa croix aussitôt, il se baisse et la place sur la poitrine du jeune aide-de-camp, blessé mortellement. Celui-ci fait un dernier effort ; il saisit la main de l'empereur, et, la portant à ses lèvres, lui dit d'une voix entrecoupée et presque éteinte :

—Ah ! sire... je meurs content, je l'avais bien dit à Votre Majesté, il y a neuf ans, à Saint-Cloud, que je serais digne un jour de porter cette croix... Sire, vous ne me reconnaissez donc pas ?... Je suis Achille Zaluski... Dites à mon père que je suis mort digne de lui !... quant à ma pauvre sœur...

A ces mots sa tête se pencha, ses lèvres s'agitèrent encore ; mais on n'entendit plus rien. Pendant ce temps Napoléon l'avait regardé avec attention et comme en cherchant à rappeler un souvenir confus ; les dernières paroles du jeune aide de camp le firent tressaillir.

—Oui, oui, noble enfant, je m'en souviens, dit-il d'une voix étouffée par l'émotion qu'il éprouvait. A cheval, messieurs, ajouta-t-il en élevant la voix ; puis, en passant le front d'un escadron de la garde rangée en bataille, il s'écria :

—Hors de selle grenadiers ! la bataille est gagnée.

Il continua sa route, suivi de son état-major et aux cris prolongés de vive l'empereur, qui se faisaient entendre sur toute la ligne.

Alors quelques-uns des grenadiers qui venaient de mettre pied à terre s'approchèrent d'Achille, dont le corps était resté gisant près de son cheval couvert d'écume. L'un d'eux, après l'avoir considéré quelque temps en silence, hocha la tête, et se croisant les bras sur la poitrine, murmura d'un ton de compassion :

—Pauvre lieutenant !... si jeune encore Napoléon le fait capitaine ; il lui donne sa propre croix... Eh bien ! pas du tout ! plus personne !... Ce n'était pourtant pas là le cas de mourir.

—Qu'est-ce que tu marmottes là, à toi tout seul ? reprend aussitôt un brigadier qui s'était penché sur le corps du jeune homme, croyant qu'il respirait encore. Quelle bêtise !... puisque le lieutenant lui avait promis, il y a neuf ans, de se faire tuer aujourd'hui ; tu n'as donc pas compris ce qu'il a dit ?

Le lendemain, Achille reçut les honneurs dus aux braves qui meurent pour la patrie. Deux jours après, et tandis que Napoléon prenait toutes ses dispositions pour enlever Rheims aux alliés, apercevant le général Zaluski, il le fit appeler.

—Général, lui dit-il d'un ton grave, votre fils est mort au champ d'honneur : le saviez-vous ?

—Sire, je le savais.

—Il a une sœur, n'est-ce pas ?

—Oui, sire... Elle n'avait plus que lui et moi.

—Et moi donc ! reprit vivement Napoléon ; vous m'oubliez, général ! J'ai signé hier son admission à mon institution impériale d'Ecouen ; je me charge de sa dot. J'avais décoré son frère. Général, je vous ai fait, ce matin, grand officier de la Légion d'Honneur...

—Merci, merci, sire !... Mais mon fils !... Je n'ai plus de fils...

Et comme deux grosses larmes roulaient sur les joues amaigries du vieux Polonais, Napoléon mit pied à terre avec précipitation, et, lui tendant les bras :

—Viens, mon pauvre Zaluski, lui dit-il d'un ton pénétré, viens embrasser ton empereur, car lui aussi est bien malheureux !

A ces mots, le père d'Achille se précipita dans les bras de Napoléon, en laissant un libre cours à ses sanglots.

Mademoiselle Zaluski entra à Ecouen pour passer presque aussitôt à la maison royale de Saint-Denis. Seulement, l'empereur n'eut pas le temps de la doter, comme il le voulait, parce qu'on l'envoya bientôt, lui aussi, pleurer à Sainte-Hélène un fils vivant, mais exilé comme lui. Le souvenir d'Achille est toujours présent à la mémoire de sa sœur. Dernièrement encore, en nous parlant de lui, les yeux de la fille du brave Polonais étaient baignés de pleurs, elle nous montrait, silencieusement, suspendu au-dessus de sa cheminée un petit sabre d'enfant et une croix de la Légion-d'Honneur, c'étaient les étrennes qu'il avait reçues de l'impératrice Joséphine à Saint-Cloud, et la décoration que l'empereur avait détachée de sa poitrine, à Craonne, pour la poser sur le cœur encore palpitant de son frère.

## LE VIEUX FAUTEUIL.

( Suite. )

Enfin, ma mère, après m'avoir embrassé ainsi que ma sœur, nous bénit tous deux, porta ses regards vers le crucifix, et rendit à Dieu sa belle âme, si tendre et si forte ! Et cela encore sur ce *Fauteuil*, mon fils, ajouta M. Morency, en essuyant les larmes qui coulaient sur son visage.

Charles pleurait aussi ; et trop ému pour répondre, il s'inclina silencieusement, et baisa l'un des bras du fauteuil de sa sainte aïeule.

Après une pause de quelques moments, M. Morency reprit :

—Ma désolation fut extrême. Ma sœur était bonne pour moi ; mais je la connaissais peu. Ce n'était plus la voix, les caresses de ma mère ! le vide était immense, impossible à remplir !

Ma sœur dut bientôt aller rejoindre son mari et ses enfants. Il fut arrêté qu'un de nos oncles, habitant la petite ville de Saint-Giraud, se chargerait de me garder chez lui, et de m'envoyer continuer chaque jour mes études au collège.

En attendant le triste partage de la succession de ma mère, chacun de nous emporta un souvenir d'elle. Ma sœur voulut une petite croix que ma mère portait à son cou. Quelques livres et quelques bijoux furent envoyés à mon frère, moi je ne demandais que le *fauteuil de ma mère*. On s'étonna de ce choix. On ne pouvait comprendre combien je tenais à ce meuble, déjà vieux alors, mais qui était pour moi un souvenir de toutes les émotions de ma vie, un témoin de toutes mes joies et de toutes mes douleurs ! j'exigeai

qu'il fût porté chez mon oncle, M. Bélan, lorsque Isabelle me conduisit chez lui.

M. Bélan était un vieillard égoïste, avare, d'un caractère naturellement sec, et que l'âge rendait chagrin. Je passais une heure avec lui, chaque matin, avant de me rendre au collège. Là, je subissais de longues réprimandes sur de légères fautes, et jamais un mot affectueux ne venait m'encourager. Le soir, les sermons recommençaient. Après le souper, je montais enfin dans ma chambre pour y pleurer en liberté. J'embrassais le *fauteuil de ma mère*, et je lui disais : Oh ! parle-moi, mère chérie, console-moi ; personne ne m'a aimé que toi seule. Je me rappelais toutes les scènes de ma douce enfance, et, à ces souvenirs, l'amertume de ma douleur se calmait. Il me semblait que ma mère descendait du ciel et se rapprochait de moi.

Peu à peu je me fis au caractère de mon oncle. Il ne devint pas meilleur pour moi ; mais je pris mon parti sur ce naturel grondeur, et je ne m'en affligeais plus autant.

Plus tard, mes études finies, je voulus suivre une carrière, qui, tout en me sauvant des dangers de l'oisiveté, ajoutât un peu à la médiocrité de ma fortune. Mais mon oncle cria à l'ingratitude, disant qu'après m'avoir servi de père, il se voyait abandonné cruellement alors qu'il ne lui restait plus que peu d'années à vivre. Je me décidai à ne pas le quitter, sans aucun motif d'intérêt, mon fils, car M. Bélan me préférerait un autre parent plus éloigné. Souvent, il m'avait répété qu'il serait mal de laisser son héritage à un dissipateur comme moi, et que le sien serait un jour pour M. Julien. Je m'y attendais donc, et je soignais la vieillesse de mon oncle, seulement afin d'acquitter la dette de ma jeunesse.

Des parties de plaisir me lièrent avec quelques jeunes gens dont l'éducation première n'avait pas ressemblé à la mienne. La plupart étaient sans principes, légers, irrésolus, et leur exemple m'entraîna, durant quelques mois, à des égarements, dont je rougis presque, mon fils, de te faire l'aveu. Mon oncle blâmait ma conduite, non pas précisément parce qu'elle n'était plus celle d'un honnête jeune homme, mais parce qu'elle m'occasionnait de trop fortes dépenses ; et cette considération, qui n'avait rien d'élevé, ne m'arrêtait pas.

M. Julien d'ailleurs ne manquait pas d'exagérer mes fautes, et d'exciter contre moi la colère de M. Bélan.

Un soir, Charles, après une longue orgie, je rentrai chez mon oncle dans un désordre déplorable, et hors d'état de faire usage de ma raison. Arrivé dans ma chambre, fatigué des excès de la nuit, je me laissai tomber dans mon fauteuil, et je m'y endormis avant d'avoir songé à me mettre au lit. A mon réveil, il était jour depuis longtemps. Je portai des regards étonnés autour de moi, ne sachant plus où j'étais, ni quel était le jour de la semaine. Enfin je rassemblai mes souvenirs ; l'orgie de la veille se représenta à moi, hideuse alors et dégoûtante ! Je compris que j'avais été me jeter sur le *fauteuil de ma sainte mère*, dans un état complet d'ivresse !

—Oh ! profanation, m'écriai-je ! en tombant à genoux. Pardonne, oh ! pardonne, ma mère, à ton indigne enfant ! J'ai souillé ce sanctuaire où je reçus, si souvent, tes conseils et tes caresses ! C'est ici que tu me donnais ta bénédiction dernière ! Que je suis changé depuis ce jour ! Ma mère, bénis encore ton Aymar, rends-lui sa vertu !

Je versai d'abondantes larmes, et je me dis que ces

larmes ne devaient pas être stériles. Il fallait un sacrifice pour expier ma nuit passée, pour retrouver à tout prix la paix de ma conscience. Toujours à genoux, je jurai à ma mère, que de ma vie, je ne me laisserais entraîner à d'aussi indignes fêtes ; et ce serment je l'ai tenu. Dès ce jour, je rompis avec quelques-uns de mes compagnons de plaisir, et ma conduite fut, comme aux premiers jours de ma jeunesse, studieuse et régulière.

M. Julien ne pouvant plus m'accuser de fautes graves, me peignit sous des couleurs plus odieuses encore, persuadant à mon oncle que, par des vues intéressées, je cachais mes vices sous une habile hypocrisie. Il me prêtait-là le caractère qui m'était le plus antipathique, celui qui, chez les autres, m'inspirait le plus d'horreur ! Je lui en voulais peu de rechercher l'héritage de M. Bélan ; mais vouloir m'enlever l'estime des hommes d'honneur à qui il parlait de moi, c'était trop ; et mon cœur de vingt ans ne pouvait le lui pardonner.

—Un cœur de quatorze ans bat vite et fort aussi, dit Charles en se redressant, et ne le pardonnerait pas non plus !

M. Morency sourit à Charles, puis il reprit :

—Un jour, au comble de l'indignation je rentrai chez moi, résolu à me battre enfin avec l'infâme Julien, et prêt à lui écrire pour lui demander raison de ses dégoûtantes calomnies. En allant vers mon secrétaire, et marchant violemment et hors de moi, je heurtai sans le voir le *fauteuil* de ma mère ; il se renversa, et en le relevant, je me rappelai soudain ces mots de ma mère mourante :

“ Un jour tu viendras à moi, chrétien toi aussi ! ”

Je m'assis, ma tête resta longtemps appuyée entre mes mains.

—Irai-je à toi un jour, disais-je, si j'ai les mains teintes du sang de cet homme !... et si c'est moi qui succombe aujourd'hui, irai-je à toi ?... moi qui n'aurai pas su pardonner ? Moi qui ne serai pas chrétien, car le disciple du Christ pardonne à l'exemple du maître... Mais je hais cet homme, tout mon cœur se soulève en pensant à lui, l'honneur ne veut-il pas... L'honneur, disais-je ensuite, et ma mère me répétait souvent que Dieu ne pardonne sans cesse que parce qu'il est grand ! et que les âmes grandes ne se vengent pas !...

La lutte fut longue et terrible, mon enfant ; enfin cette pensée domina tout : *Chrétien comme ma mère !* J'essayai la sueur froide qui coulait de mon front ; je n'écrivis pas. Je marchai longtemps dans ma chambre, avec une agitation fiévreuse, et enfin, plus maître de moi, j'allai rejoindre quelques amis.

—Ah ! dit Charles, quel sacrifice ! et comme vous avez aimé votre mère !

—Ne m'aimerais-tu pas ainsi, Charles ? dit M. Morency en prenant la main du jeune homme.

Charles s'élança impétueusement vers son père, et le tint longtemps embrassé.

Quelques moments après, M. Morency continua.

—A quelque temps de là, dit-il, la nuit, je fus réveillé par les cris des gens de la maison qui accouraient m'apprendre que mon oncle était au plus mal. Je fus tristement surpris ; la veille encore il nous paraissait se porter à merveille. Je me rendis aussitôt près de lui, et le jugeant en effet perdu, j'envoyai en toute hâte chercher un prêtre, des médecins, et, sur sa demande, le notaire qui avait sa confiance.

Mais le mal était si rapide, que mon oncle eut cessé de vivre avant que ces secours ne fussent arrivés. Il

n'eut que le temps de me dire, d'une voix éteinte, ces mots que seul j'entendis :

—Aymar, je ne croyais pas ma fin si proche... mon testament, hélas ! n'est point fait, tu savais pourtant mes intentions ?... mes biens à Julien qui est pauvre et honnête... mais ce testament n'est pas fait, répéta-t-il en soupirant.

—Rassurez-vous, mon oncle, lui répondis-je, je vous jure que vos intentions seront sacrées pour moi.

Mon oncle me regarda avec l'air du doute, puis il ajouta :

—Si tu es capable de faire cela, à toi ma maison comme souvenir, et il expira comme il achevait ces paroles.

J'écrivis le même jour à M. Julien ; voici à peu près en quels termes :

“ Soyez sans inquiétude sur votre avenir, monsieur. Si mon oncle n'a pas eu le temps de faire ses dispositions dernières, il a eu quelques moments pour me déclarer que sa volonté était de vous donner tous ses biens, et de me laisser sa maison de Saint-Giraud, comme un souvenir d'amitié. Je vous cède donc cet héritage que je regarde comme vôtre, puisque l'intention de mon oncle m'est bien connue ; et je ne me crois pas généreux ; je fus élevé par une mère qui m'apprit qu'un devoir accompli n'est pas de l'héroïsme. Il m'en coûte peu de voir passer entre vos mains une fortune qui devait naturellement rester entre les miennes : un peu de philosophie suffit pour cela. Vous pardonner les moyens infâmes dont vous vous êtes servi pour me dépouiller était bien autrement difficile ! et pour étouffer les sentiments de haine qui depuis longtemps s'amassaient dans mon cœur, j'ai dû, je l'avoue, puiser des forces au-dessus des miennes dans les principes religieux que je reçus de ma mère ; pour l'action que je fais en ce moment, je n'ai besoin, monsieur, que de ma conscience d'homme d'honneur.”

Julien accepta sans honte l'héritage de M. Bélan, et eut même la pensée de me faire un procès au sujet de la maison que je gardais : on l'en détourna pourtant. Au reste, mon fils, dans ce partage, j'eus encore le meilleur lot, car l'estime publique me resta.

—Et aujourd'hui vous avez de plus l'admiration de votre enfant ! s'écria vivement Charles.

—Et pourtant, reprit doucement M. Morency, je t'ai fait l'aveu de quelques fautes, et il me reste à te dire une autre folie de ma jeunesse. Je ne te cacherai rien, afin que tu saches bien l'influence qu'a eue ce *fauteuil*, ou plutôt la pensée de ma mère, dans toutes les époques intéressantes de ma vie.

CLÉMENCE MARIE.

(A Continuer.)

*Le Courrier du Canada* a publié un travail de La Roche-Héron sur l'ÉGLISE AU CANADA. Il doit trouver place dans *l'Echo*.

“ Nous avons fait connaître l'année dernière, dans une série d'articles, la division ecclésiastique des États-Unis, ainsi que les ressources religieuses de chaque diocèse. Il nous reste à accomplir le même travail pour les contrées du nord de l'Amérique, contrées qui intéressent plus spécialement la France, puisqu'elles nous doivent leur première colonisation. Cependant, le pays que l'Angleterre possède aujourd'hui sous le nom de Canada est loin de représenter la *Nouvelle-France* de Louis XIV. Nous revendiquons alors, par droit de découverte et de première occupation, la presque totalité du continent de l'Amérique

au nord du Mexique ; en sorte que la plupart des anciennes missions des Jésuites du Canada ont eu pour théâtre quelque partie du territoire actuel des États-Unis.

“ Ce fut en 1534 que Jacques Cartier découvrit le Canada et en prit possession au nom de François Ier. La France fut ensuite, près d'un siècle, sans rien tenter de sérieux pour tirer parti de sa découverte ; les guerres de religion l'occupaient et l'affaiblissaient trop pour lui laisser l'énergie des entreprises lointaines. Cependant, on doit au brave Champlain, sous Henri IV, la fondation de Québec et d'importantes explorations ; mais la colonisation ne prit un peu de consistance qu'à dater de 1632. Des Pères Récollets et des Jésuites furent les premiers missionnaires du Canada. Les premiers s'attachèrent principalement au ministère paroissial près des colons, tandis que les seconds s'enfonçaient toujours en avant dans le pays, à la recherche des tribus sauvages. En 1635, les Jésuites étaient au Canada au nombre de quinze, et les nouvelles des chrétiens formés parmi les Hurons excitaient en France une profonde sympathie. Des communautés entières de Paris et des provinces s'imposaient des pénitences austères pour fléchir le Ciel en faveur des sauvages du Canada. Le Roi et les princesses envoyaient de riches ornements à leurs chapelles rustiques, et le Souverain-Pontife exprimait le bonheur qu'il éprouvait de ces nombreuses conversions.

“ Quatre ans après les Jésuites obtenaient le concours de quelques religieuses hospitalières pour diriger un hôpital à Québec, et celui de trois Ursulines pour tenir une école. Ces deux Instituts se sont maintenus et naturalisés à Québec où ils ont fait depuis deux siècles, un bien infini : et chacune des communautés ne compte pas moins aujourd'hui de soixante membres, sans parler des nombreux essais qui s'en sont détachés pour aller fonder des maisons dans d'autres diocèses.

“ *La Province Ecclésiastique de Québec* est divisée actuellement en dix diocèses. En 1659, Québec devint le siège d'un vicariat apostolique qui fut transformé en diocèse quinze ans après. La création de la province ecclésiastique date de 1819. Depuis Mgr. François de Laval-Montmorency, premier évêque de Québec, treize prélats ont occupé ce siège important, et Mgr. Pierre Turgeon est aujourd'hui le quatorzième Evêque et le quatrième Archevêque de Québec. Sa santé, dans ces dernières années, ne lui a pas permis de soutenir seul le fardeau des affaires, et Mgr. Baillargeon, évêque de Tloa *in partibus*, est administrateur de Québec. Le diocèse contient 272 prêtres, 187 églises, et une population catholique de 250,000 âmes. Le séminaire fondé en 1663, et agrégé au séminaire des Missions Etrangères de Paris, jusqu'à la conquête du Canada par l'Angleterre, a rendu, et rend encore, d'immenses services au diocèse, tant pour la religion que pour l'éducation. Les prêtres du séminaire ont pris la direction du collège depuis la suppression des Jésuites au siècle dernier. Mais, jusqu'à ses dernières années, il y avait au Canada une lacune dans le haut enseignement, et la jeunesse catholique était forcée de passer dans des pays étrangers, soit pour y obtenir des grades académiques, soit pour se livrer à l'étude de la médecine et de la jurisprudence. Aussi les Pères du premier concile provincial de Québec émettent-ils le vœu que les Canadiens pussent dans toute l'étendue de la colonie, jouir d'écoles, de collèges et d'universités adaptés à leurs besoins et à leurs croyances. Le séminaire de Québec est entré dans la pensée du Con-

cile en fondant en 1854, l'Université Laval, du nom du premier évêque du Canada. Le gouvernement lui a octroyé une charte royale ; le Saint-Siège a daigné lui conférer des privilèges précieux ; en sorte qu'aujourd'hui, le clergé canadien, fidèle à sa mission depuis deux siècles, dispense l'instruction à tous les degrés, et initie la jeunesse à toutes les sciences.

“ Une sollicitude semblable entoure l'éducation des jeunes filles. Les Ursulines et les Sœurs de Jésus-Marie de Fourvières ont à Québec d'excellents pensionnats, pendant que les enfants d'une classe moins élevée trouvent des écoles chrétiennes aux couvents des Sœurs de Charité et à ceux des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Les Sœurs du Bon-Pasteur ramènent dans la bonne voie les repenties. Enfin, les Sœurs Hospitalières, continuant l'œuvre de leurs fondatrices de 1639, prennent des malades le soin le plus charitable à l'Hôtel-Dieu et à l'Hôpital-Général.

C. DE LAROCHE-HÉRON.

(A Continuer.)

#### CURIOSITES — LA VIE DE L'HOMME.

L'homme dont la vie entière	
Est de quatre-vingt-quinze ans,	95
Dort le tiers de sa carrière ;	
Au sommeil treute-deux ans.....	32
Ajoutons pour maladie,	
Procès, voyage, accidents,	
Au moins un quart de la vie,	
C'est encor deux fois douze ans.....	24
Par jour, deux heures d'études	
On de travaux, font huit ans.....	8
Puis, chagrins, inquiétudes,	
Pour le double, font seize ans.....	16
En affaires qu'on projette,	
Demi-heure, encore deux ans.....	2
Cinq quarts d'heure de toilette,	
Barbe, et cætera, cinq ans.....	5
Par jour, pour manger et boire,	
Deux heures, font bien huit ans.....	8
Cela porte le <i>mémoire</i>	—
Jusqu'à quatre-vingt-quinze ans.....	95

DESPRÉAUX.

#### CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.

L'Echo a sa place marquée dans tous les Instituts dans toutes les bibliothèques des Collèges, Pensionnats, de paroisse et autres, qui ont pour but d'encourager les saines lectures et de lutter contre la propagande des mauvais livres.

*L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial* paraît le 1er et le 15 de chaque mois, en une feuille in 40 contenant 16 pages. Il formera au bout de l'année un beau volume de près de 400 pages.

Prix de l'abonnement pour tout le Canada : \$2 par an ; \$1 pour six mois ; en-dehors du Canada \$2 50c par an.

L'abonnement est pour un an ou pour six mois et date du 1er Janvier et du 1er Juillet. Tout ce qui regarde la Rédaction et l'Administration doit être adressé *franco* à MM. les Editeurs de *L'Echo du Cabinet de Lecture Paroissial*, Boite 450, Bureau de Poste, Montréal.

On s'abonne également au Bureau de La Minerve.

Imprimé par Duvernay Frères, 10, Rue St. Vincent.